ELLES RÉPARENT LE MONDE

SOMMAIRE

« Le discours de crise occupe tout le terrain en ce moment, crise sanitaire, terroriste, climatique, économique..., imposant l'idée qu'il faut agir vite. Mais il faut prendre garde que ce modèle, qu'on nous présente comme nécessaire et exceptionnel, et qui remet profondément en cause la démocratie, ne serve de modèle pour les crises à venir. Il faut ramener les débats dans les Parlements, partager le vécu d'expériences, notamment de toutes ces femmes de première ligne. »

Anne-Emmanuelle Bourgaux, juriste, p. 57 de ce numéro.

16 Le Front du vivant

18 « C'est la roue, la roue de la vie qui tourne... »

22 Victorine Kumba, les beaux gestes

25 Maïté, ou les solidarités qui guérissent

28 En chair, en scène, habiter son corps

31 Laura, l'infirmière qui panse

34 Marie Clercq et les voix des femmes

38 Caroline Lamarche, tisseuse de mots

40 Ching, une vie masquée

43 Élise Lormelus, saisir la vie à pleines mains

46 Johanna Romero Arias : dans la terre, la vie se masse

Dorsale de ce numéro hors-série, « Le Front du vivant » est un projet journalistique au long cours soutenu par le Fonds du journalisme. Cinq journalistes et une photographe d'*axelle* dressent le portrait de dix femmes qui restaurent, chacune à leur manière, les liens altérés de notre société en ces temps de pandémie.

50 Femmes du monde face au Covid-19: « La vie est une ressource essentielle »

Pendant la crise du Covid-19, ce sont les femmes qui ont fourni la plus grande partie du travail nécessaire au maintien de la vie. Pourtant, les femmes sont mal rémunérées, ou pas du tout, pour ces activités essentielles. Selon Aurélie Leroy, chercheuse au CETRI, cette situation n'a rien de nouveau, et montre l'urgence de collectiviser le travail de soin.

54 La pandémie à l'hôpital : collecte de traces, récolte vivace

Le livre *Traces* témoigne des expériences de membres du personnel hospitalier bruxellois ayant traversé la première vague du Covid-19. Fruit d'un travail collectif transfiguré par des collaborations artistiques, ce projet est dévoilé en exclusivité dans nos pages.

57 Crise, care et démocratie : « La Covid de la base, le Covid du sommet »

Le manifeste *La Société des vulnérables,* écrit par l'ex-ministre française des Droits des femmes Najat Vallaud-Belkacem et par la philosophe Sandra Laugier, ramasse les leçons de la crise et démontre l'importance d'une politique basée sur l'éthique féministe du « care ». La juriste belge Anne-Emmanuelle Bourgaux l'a lu et complète : pour elle, la « crise » met la démocratie en péril, et cette situation est très dangereuse pour les femmes.

« Qu'adviendra-t-il des humains lorsqu'auront disparu tous les partenaires qui assurent leur humanité ? Qu'adviendra-t-il de nous lorsque les réseaux qui nous abritent, nous et tous les autres, auront été ravagés par cette destruction sans limites ? »

Deborah Bird Rose, *Le rêve du chien sauvage* (La Découverte 2020).

« Nous traversons une période dangereuse, mais également génératrice de transformations, à la confluence de – au moins – trois urgences : la pandémie du Covid-19, le capitalisme racial et le néofascisme, et les extinctions multi-espèces de masse. […] Ces temps sont sans doute plus dangereux que jamais, mais nous avons peut-être une chance d'aller vers quelque chose de meilleur. Qu'allons-nous faire ? »

Donna Haraway, mars 2020, sur Twitter.

60 Sur le front de la pensée

Philosophes et scientifiques, intellectuelles et activistes, elles tricotent la pensée féministe et écologique. De Deborah Bird Rose à Donna Haraway, des dingos d'Australie aux pigeons cyborgs de Californie, en passant par les champignons matsutake d'Anna Lowenhaupt Tsing ou par les animaux rusés de Vinciane Despret, leurs récits-ovnis frictionnent et font des étincelles.

63 Identités déconfinées

En octobre s'est déroulé à Namur un atelier de Vie Féminine animé par la photographe Laetitia Bica, complice de ce numéro. Des autoportraits tirés à la photocopieuse, des ciseaux, de la colle… : l'économie de moyens n'a pas empêché la création d'images puissantes, pour sortir de l'enfermement, quel qu'il soit. Portfolio.

66 Ouverture des futurs

« Face aux catastrophes, tout le monde ne se tape pas dessus, l'entraide se développe. C'est important pour battre en brèche l'idée dominante que c'est toujours l'égoïsme qui domine et que les situations extrêmes ne peuvent qu'aggraver les tensions. Mais cela ne suffit pas à faire un projet de société. » Pour dépasser la vision du futur des collapsologues, avec leur scénario d'un effondrement certain de notre civilisation, les sociologues français·es Catherine et Raphaël Larrère veulent remettre sur le métier les luttes politiques.

69 Semailles de zizanie

« Là où j'habite, on vit avec nos arbres, ceux de la forêt, qui souffrent en ce moment, avec les animaux qu'on rencontre. On a une conscience plus aiguë du monde auquel on appartient et dont on fait partie. » L'autrice et poétesse belge Christine Van Acker aborde le monde végétal par l'expérience concrète, comme une radicelle à tracer vers une plante, un arbuste, un arbre qui révèlent la forêt.

71 Corine Pelluchon : « Réparer le monde, ce n'est pas recoller les morceaux »

La philosophe française Corine Pelluchon n'a pas attendu la pandémie du Covid-19 pour s'interroger sur les relations entre les humain·es, les animaux et la nature. Pour elle, il faut déconstruire certains fondements idéologiques occidentaux, comme la séparation entre « nature » et « culture », et se demander ce qu'on veut réellement conserver pour « réparer le monde »…

Le Front du vivant

Colonne vertébrale de ce numéro, « Le Front du vivant » est un projet journalistique choral imaginé par cinq journalistes et une photographe d'*axelle*. Nous avons accompagné pendant six mois dix femmes actives sur le « Front du vivant ». Les portraits que vous allez découvrir sont le fruit de nos interactions. Des histoires singulières, qui tissent la trame d'un récit collectif, épopée de la pandémie.

Lorsque nous avons dessiné ce projet, nous étions confinées. Et déjà intensément occupées à publier, sur notre site internet, des articles consacrés aux infirmières, femmes sans papiers, couturières, mères de famille, femmes victimes de violences conjugales, impactées de plein fouet par la pandémie. Car, vous le savez, ce qui nous réunit au sein de la rédaction d'*axelle,* c'est notre intérêt particulier pour ce que vivent les femmes, souvent oubliées de l'information générale (elles représentent en moyenne 25 à 30 % des intervenant·es dans la presse quotidienne en Fédération Wallonie-Bruxelles et 13 % des expert·es[1]). Au printemps, nous n'avions aucun doute que les femmes seraient à nouveau les grandes absentes des médias ; c'est effectivement ce qui s'est passé[2]. Double injustice : les femmes, toutes les femmes, sont des citoyennes à part entière – certains en doutent encore – et ont le droit d'être représentées ; de plus, la crise mettait le doigt sur l'importance vitale de certains secteurs et d'activités, rémunérées ou non, pour oxygéner les organes à l'arrêt de notre société, activités coïncidant avec la répartition sexuée des rôles traditionnels. Pendant que les hommes du pouvoir ont la main sur l'exécutif, les femmes sur le front, en première ligne ou à l'arrière-plan, et partout dans l'ombre, créent, protègent, réparent le vivant.

Nous avons donc souhaité, avec ce projet, rendre visibles les basculements et les bousculements qui secouent les vies de femmes du « front du vivant ». Et aller un pas plus loin : car la contagion, ce n'est pas uniquement l'infection d'individus, mais c'est l'infection d'un réseau de relations. Aussi pour nous était-il fondamental d'envisager les femmes, et nous-mêmes, comme les maillons d'une chaîne plus large, écosystémique.

Leurs histoires, nos récits

Nous nous sommes posé de nombreuses questions. Pendant et après la crise du Covid, qu'est-ce qui aura changé pour les femmes que nous allons suivre ? Qu'attendent-elles de l'avenir ? Leurs expériences pourront-elles dialoguer entre elles, esquisser plus largement les contours d'une société de soin aux autres, d'une société de « soin au vivant » ? Et, à notre échelle, quel serait notre rôle dans ce nécessaire processus de réparation des *« collectifs aux liens altérés »*, d'après les mots de la philosophe Vinciane Despret[3] ?

Nous espérons que les textes qui suivent constituent, en eux-mêmes et tous ensemble, des esquisses de réponses, à découvrir entre les lignes parfois, des propositions ouvertes.

Nous n'émergeons pas de ces mois de rencontres et d'échanges avec les femmes et entre nous, sans avoir, nous aussi, été transformées. Nous avons vécu des émotions fortes. Nos textes se répondent, se frottent parfois. Ce que nous retenons surtout, c'est, nous semble-t-il, la tranquille puissance qui se dégage de cette « bande de femmes ». *« Une histoire ne fait pas uniquement que témoigner de l'existence de liens ; elle en tisse de nouveaux »*, écrit l'anthropologue australienne Deborah Bird Rose[4]. Nous espérons que ces portraits, lus par vous, continueront à germer.

Laetitia Bica, Fanny Declercq, Véronique Laurent, Manon Legrand, Sabine Panet, Camille Wernaers.

Un dossier réalisé avec le soutien du Fonds pour le journalisme.

Tous ces portraits sont disponibles au format audio sur www.axellemag.be

1. « Étude de la diversité et de l'égalité dans la presse quotidienne belge francophone », Association des journalistes professionnels, juin 2019.
2. « La crise sanitaire a accentué la sous-représentation des femmes dans les médias », *Le Monde,* 24 juin 2020.
3. « Le deuil au temps du coronavirus », *axelle* n° 230, www.axellemag.be
4. *Le rêve du chien sauvage,* Les Empêcheurs de penser en rond / La Découverte 2020.

«C'est la roue, LA ROUE DE LA VIE QUI TOURNE…»

À Odeigne dans les Ardennes, Fanny Dumont, trapéziste, a repris le vieux moulin à aubes. En période de crises, c'est celle du climat qui affecte le plus l'activité du moulin. Quatre rendez-vous pour écouter la fille qui s'assure que ne cesseront pas de chanter les meules.

VÉRONIQUE LAURENT

3 juin 2020, 14h. Concilier les arts et la paysannerie

Le clapotis de l'écoulement de l'eau et le cliquetis des engrenages mis en mouvement par la roue pour faire tourner les meules rythment le temps. *« Je décortique du petit épeautre, avant de le moudre. Dans dix minutes, j'aurai fini »* ; un après-midi à Odeigne, sécheresse depuis plusieurs semaines. Un temps gris éparpille quelques gouttes de pluie. À la table devant la porte, Fanny, 35 ans, raconte comment elle est arrivée là *« par le fil de la vie »*. Trapéziste et prof de trapèze, elle a d'abord décidé de vivre dans une ferme, estimant son milieu artistique déconnecté d'une partie du réel, *« et où je n'arrivais pas à créer quelque chose d'abouti. »* Mais une fois Fanny ancrée dans la terre, la création lui manque. Quelques ateliers-concerts plus tard, le fermier l'en remercie. Ces mots donnent à Fanny la légitimité de poursuivre sa recherche d'équilibres, *« nourricier du corps, nourricier de l'âme »*. Un client se gare, entre. Comme dans un moulin.

Fanny revient s'asseoir, *« ici, il y avait déjà quelque chose qui vit, un certain rythme, qui est aussi la respiration, le cœur qui bat… C'est la roue, la roue de la vie qui tourne… »* La première mention connue du lieu-dit Moulin d'Odeigne remonte à l'an 1000 et la roue tourne depuis 500 ans. Son activité au moulin, Fanny la décrit comme *« une réalité très simple, qui me donne les bases de la compréhension du monde. »* Elle a négocié pendant trois jours avec le vieux meunier Odon, avant qu'il accepte de vendre. En mai 2016, après 6 mois de transmission de savoir-faire, Fanny commence à moudre *« comme une folle »*. Et crée une fondation privée, un projet collectif, pour garantir la pérennité de l'activité du moulin. *« Aujourd'hui, on est trois meuniers à tourner. On habite ici à deux familles. Depuis que je suis maman* [deux enfants de 1 et 2 ans et demi, ndlr], *j'ai transmis ce que je connais à mon compagnon ; on alterne, un jour sur deux père/mère au foyer, et meunier. »*

Le confinement ? *« On l'a ressenti au niveau social, on a confiné à deux familles. Mais les gens sont enfin venus voir le moulin de leur commune. Il y avait pénurie de farine. Nous, on en avait en suffisance. On a eu beaucoup de demandes, mais on a décidé de ne pas tout accepter parce qu'il faut livrer. Deux petits magasins locaux restent approvisionnés, on trouve que c'est à soutenir. Les clients, on leur apprend à attendre : "rendez-vous la semaine prochaine, on a pris votre commande." »* Elle s'interrompt un instant… *« Rien de plus compliqué que d'accepter de jouer avec ce qui vient vers nous. C'est normal, dans l'industrie, de vouloir être rentable. Ici, on diminue le rendement, c'est un choix. Qui a aussi un impact très concret sur la rentabilité. »*

Avec la sécheresse et l'eau qui s'écoule en pipi de chat, la roue tourne plus lentement, et *« il faut moudre plus souvent. Là, on est à la moitié du rendement habituel. »* Le manque d'eau arrive plus tôt chaque année, *« à la mi-mai, on sentait déjà l'impact de la sécheresse. Je me demande si on ne va pas connaître une année où on doit arrêter de moudre tellement il n'y a pas d'eau. »*

29 juin, 17h30. La leçon du trapèze

Dans la grange, à côté des étables, du fourrage, d'un fatras de matériel, un plateau de remorque sert de base à l'installation du trapèze mobile. La structure a tout juste trouvé sa place sous le haut toit de tôle, il a fallu retirer les essieux de la remorque ; Fanny et une de ses amies ne se sont pas découragées. Là, Chloé, Astrid et Margot se préparent, avec deux jeunes ados qui ont suivi un stage précédent. Échauffement. Puis, par groupe de trois, elles entament l'ascension vers la mince plateforme de lancement. C'est la reprise, la redécouverte des exigences de l'engin, du corps, et des sensations : plaisir, ou peur. Les mécanismes reviennent. La nécessaire solidarité assure la sécurité. Il faut respecter des gestes

précis, les mains tenant les bras ou le trapèze au départ, et avertir quand on termine. Au sol, Fanny guide, contrôlant la corde du harnais qui (r)assure les deux plus jeunes. Les expérimentées tentent des figures. L'heure tourne. Zoé surmonte sa peur. S'élancer, à son rythme, se balancer, fouetter et essayer, pourquoi pas, un cochon pendu : ces merveilleuses filles volantes défient la pesanteur, leurs propres limites, *« ce sont ces enjeux que j'aime »,* dira Fanny. La pratique ouvre à l'expression des émotions, *« quand tu vis des trucs costauds, sur le trapèze, ça sort. On invite à crier. De trop-plein, ou de plaisir… Quels lieux permettent ça, aujourd'hui ? »* Les mains trinquent, les abdos aussi. Quelques étirements aident à redescendre sur terre. La mère d'une des deux ados raconte, quand elle vient la rechercher, la lente reprise, suite au déconfinement, de son activité de commerçante ambulante. Elle a l'espoir de meilleures rentrées ce week-end, grâce à un marché festif.

« À la mi-mai, on sentait déjà l'impact de la sécheresse. Je me demande si on ne va pas connaître une année où on doit arrêter de moudre tellement il n'y a pas d'eau. »

15 juillet, 9h30. Des grains, des germes et des semences

Au plafond du moulin, de vieilles toiles d'araignées, nécessaires à l'élimination des insectes, dégoulinent des poutres. Les meules tournent ; il s'agit aujourd'hui de moudre et non de décortiquer l'épeautre, *« c'est moins prenant »,* explique Fanny. La mouture à la roue à aubes, lente, préserve la qualité nutritionnelle de la farine en ne la chauffant pas, et conserve les bienfaits de toutes les parties du grain : enveloppe externe qui donne le son, amidon qui fait la farine blanche, et au cœur, le germe. *« Quand tout est mélangé, son, blanche et germe, on a l'intégralité de ce que le grain peut apporter en termes de santé. Et quand on moud la blanche, il y a quand même une partie du son qui reste, modifiant aussi le goût. Dans l'industriel, bio ou non, on perd en nutriments. »* La force vitale du germe, c'est-à-dire la semence, s'utilise en pharmaceutique et l'industrie de moulage sur cylindre le récupère – gras, il rancit et ne se stocke pas plus de six mois – puis le vend. Au gramme. Les meules de pierre, quant à elles, pensées par les ancien·nes, possèdent des propriétés antifongiques.

Fanny moud d'anciennes variétés de blé, que certain·es agriculteurs/trices commencent à redécouvrir. Contrairement aux blés modernes, bio ou non, ces variétés anciennes ne font pas l'objet de sélections destinées, une fois transformées en farine, à faciliter la fabrication du pain. *« Dans les variétés paysannes, les grains s'adaptent au sol qui les accueille, et pas l'inverse »* : autre logique, autre rapport à la nature. Mais le moulin moud aussi « à façon », c'est-à-dire n'importe quel blé, sur demande des agriculteurs/trices, qui peuvent ainsi fabriquer leur pain avec leur propre farine, *« c'est devenu rare »,* précise Fanny. La demande, qui s'était envolée avec le confinement, s'est un peu tarie cet été, comme l'eau, mais la meunière reste sereine, *« les gens vont faire leur calcul ; un pain de notre farine complète équivaut à 5 pains blancs »* et, en termes d'écologie, à quoi bon juger les comportements individuels ? Ils sont comparables aux grains paysans, *« il y a des petits, des gros, des poilus. Et le plus petit, là, dont on se dit qu'il ne sert à rien, il apporte peut-être quelque chose d'essentiel à l'équilibre de l'ensemble. »*

29 septembre, 15h. Tenir les équilibres, réduire les échelles

Il fait froid, les enfants sont à la maison, des travaux en cours, et Fanny sur le point de tomber malade. On fera court. Elle repasse l'été en revue, l'apprentissage, grâce à un ami, des gestes de curetage des dérivations qui mènent l'eau à la roue ; le chaulage du moulin ; le recentrage des meules. La semaine de vacances à quatre, sous tente, qui a fait du bien. Et une autre semaine de résidence de création, début septembre, à Marche. Où elle a travaillé son futur spectacle, du trapèze en ombres chinoises, l'histoire d'une femme *« qui se réveille un matin, fuit, voyage et tombe nez à nez avec une vache ! Ça s'appellera* Matin. *» Matin* devrait se jouer en février, si tout va bien.

Fanny revient sur les trois mois de sécheresse, *« travailler pour vendre presque rien. »*. Il faudra peut-être l'été prochain se résoudre à arrêter de moudre, et développer les stages *« Les pieds dans la terre et la tête en l'air »*. Autre piste : valoriser l'énergie de la rivière pour produire de l'électricité. Fanny évoque encore la rentrée de son fils en 1ère maternelle, dans la toute petite école du village, les mesures Covid impossibles à respecter pour les petit·es, ses interrogations sur les valeurs éducatives du milieu scolaire. Elle aimerait que les parents s'organisent entre eux, s'il y a reconfinement. Le monde extérieur ? *« Pour tenir le coup de ce qu'on fait ici »,* la meunière trapéziste le tient à distance : traitement médiatique négatif de la pandémie, infos détachées de leur contexte, manque de réflexion globale et décortiquée la *« fatiguent énormément. Ma part politique, c'est de construire ce genre de lieu, local, proche. Et le monde culturel aussi va vers ça, avec des spectacles plus petits, dans le salon des gens, ou en itinérance : des formules hyper-adaptées à l'être humain. Et ici, on continue à sentir que les gens viennent chercher une sécurité… une sécurité humaine, et sentir qu'on peut vivre autre chose. »* C'est une bulle, c'est vrai, reconnaît Fanny, une bulle qui fait aussi partie du monde. ◢

Victorine Kumba, LES BEAUX GESTES

Témoin de premier plan de ce qu'on a appelé un « désastre humain », voire un « massacre de masse[1] » , Victorine Kumba, aide-soignante en maison de repos, raconte son expérience de l'histoire que notre aveuglement collectif sera tenté d'oublier, comme on cache la poussière sous le tapis. Victorine est l'une des voix de ces métiers du geste, essentiels et dévalorisés, qui prennent soin des corps délaissés, et aussi des âmes. Un récit qui charrie grands malheurs et petits bonheurs, comme la vie.

Manon Legrand

« *Je ne veux pas me retrouver à nouveau seule à la gare Centrale et pendant mon trajet de train jusqu'à chez moi.* » Quand on lui demande ses craintes à l'approche du « confinement » bis, qui se dessine dans la foulée de la deuxième vague automnale, c'est ce mauvais souvenir que Victorine Kumba partage d'emblée. Seule dans une gare déserte. La peur au ventre dans le wagon, à mesure que les stations s'égrènent et les banquettes se vident. *« Le matin, ça va. On est nombreuses à prendre le premier train pour commencer à 7 heures. Aides-soignantes, infirmières… on se reconnaît. Le soir, c'est autre chose… Il m'arrive de finir à 20 heures. Pendant les trois mois de la crise, je me retrouvais donc parfois pendant une heure à devoir attendre mon train dans une gare vide. Il n'y avait plus personne, hormis quelques sans-abri. Ils étaient nerveux, je peux les comprendre. Plus personne ne leur donnait une pièce, tous les restos qui pouvaient leur donner à manger étaient fermés. »*

Tous les jours, Victorine prend le train de Châtelet à Bruxelles pour ensuite rejoindre en transports en commun la résidence Alizé, à Auderghem, où elle travaille comme aide-soignante depuis 17 ans. Aller tôt – le premier train – le matin. Retour, tard, le soir. Cela dépend des horaires, variables de semaine en semaine. Les 9-17h, Victorine ne connaît pas. Le télétravail, non plus.

Victorine fait partie de ces navetteurs et navetteuses qui n'ont pas déserté les quais durant la crise sanitaire, ces travailleurs et travailleuses resté·es au poste. Personnel de santé, livreurs/euses à vélo, caissier·ères, celles et ceux – les seul·es, ou presque – que nous croisions lors de nos rares sorties, pour aller chercher un pain ou passer relever le courrier au bureau. Celles et ceux, sans bulle confortable ou contraint·es d'en sortir, qui ont fait grimper les statistiques de contamination. Qui l'ont payé de leur vie. Comme Marie-Madeleine Mpembe, aide-soignante dans une maison de repos forestoise, morte à 56 ans[2], et bien d'autres – les chiffres n'existent pas –, laissant derrière elles/eux des orphelin·es du Covid[3].

« C'était ma bulle »

Quelques mois plus tôt, nous retrouvions Victorine à son travail. L'atmosphère était chaude et légère comme les belles journées d'été, à la résidence Alizé, nichée dans un quartier résidentiel. La première vague est passée. Les voisin·es n'applaudissent plus au balcon. Restent les dessins d'enfants accrochés aux fenêtres des maisons, souvenirs d'une solidarité de quartier vivace. La porte d'entrée de la résidence n'est plus fermée à double tour. Mais on n'y entre pas comme dans un moulin. Le protocole sanitaire est strict pour les visiteurs/euses. Pour les proches aussi, ce qui n'est pas sans causer quelques soucis, incompréhensions et frustrations, de l'aveu de la directrice.

Il est 11 heures, le moment de la pause. Victorine, au poste depuis 7 heures, a fini de faire les toilettes de son étage. Son accueil familier nous ferait presque oublier qu'elle était réticente à nous rencontrer. Ou plutôt à « faire l'objet d'un article ». *« Pourquoi moi ? J'ai continué à travailler comme d'habitude. Mes enfants sont grands, je ne devais pas jongler entre mon travail et les enfants à la maison »,* nous avait-elle dit, perplexe.

Nous prenons place dans une grande chambre non occupée. Le vide est lourd. Dans ce contexte d'autant plus. Il renvoie à notre aveuglement à l'égard des personnes qui terminent leur vie ici. Il fait résonner l'absent. Mais Victorine, elle, semble avoir l'habitude. Il faut dire que les départs, quand on travaille dans une maison de repos, on s'y prépare. Durant les trois mois de la première vague, la résidence Alizé a perdu neuf résident·es sur une soixantaine. Plus que la moyenne ? *« D'habitude, c'est plus, d'habitude, c'est moins ».* Covid ou pas, on ne le saura pas non plus vraiment. *« Certains devaient partir. Leurs corps étaient fatigués »,* explique Victorine, pour qui cela reste quand même toujours difficile *« parce qu'ici, c'est pas comme à l'hôpital. Il y a un visage, un nom et des histoires derrière chaque porte, ils font partie de la famille… »*

Une famille élargie, éphémère, dont les liens se sont resserrés pendant le confinement. *« Mon étage, c'était ma bulle »,* résume

Victorine, qui a coupé tout contact extérieur pendant les trois mois de la pandémie, pour ne pas risquer de contaminer les résident·es. *« J'ai même proposé à mon mari de dormir dans une autre chambre »,* confie-t-elle, amusée, sans nous donner la réponse de l'intéressé. Pendant plus de trois mois, outre ses collègues, elle n'a croisé que lui – et son fils, aide-soignant comme elle dans la résidence, *« un étage en dessous »*.

Sans relâche

Des petits vieux, des petites vieilles, à leur fenêtre saluant de loin leur famille ou des journalistes, tantôt fier·ères comme des reines tantôt malheureux/ses comme les pierres. On a vu ces images de l'extérieur, souvent. Tellement qu'on a frôlé l'écœurement. Victorine les a vécues de l'intérieur. Et ne les a pas affrontées par des pleurs. *« De mars à mai, les résidents n'ont plus vu personne. On a donc redoublé d'attention et d'amour »,* se souvient-elle, mêlant les mots aux gestes. Doux et justes. Avec la même charge de travail… *« Oui, mais comme la famille ne venait plus, on avait en fait plus de temps pour parler avec les résidents. On s'asseyait, on parlait tout en rangeant la chambre et arrosant les plantes, des tâches habituellement effectuées par les proches. »* Dans la résidence, tout a été chamboulé. Résident·es malades en isolement, repas en chambre, nouveaux dispositifs sanitaires. *« On a eu du renfort de bénévoles, ça nous a soulagés. Tout le monde s'y est mis, même la direction s'est mise à débarrasser les plateaux-repas »,* explique Victorine, presque nostalgique de ce temps suspendu. *« On était sur le terrain, on n'a pas fait que regarder le bien ou le mal, on a foncé, on a tout donné. Nos résidents, on les a soignés sans relâche jusqu'à la fin. Et ça, ça reste un souvenir positif de la crise. »* Ses heures, elle ne les a pas comptées. Il faut dire que, du haut de ses 58 ans, elle a de l'énergie à revendre. Et qu'elle sait prendre sur elle. Dans son métier comme dans la vie. Des années de débrouille sans permis de séjour en Belgique. Un diplôme d'aide-soignante obtenu en cours du soir tout en continuant, le jour, à s'occuper de ses quatre enfants et à travailler comme femme de ménage. Pendant le Covid, elle ne prend pas un seul jour de congé, remplace les collègues si nécessaire. Et ses jours de week-end sont mis à profit de ce qui réside dans le petit panier qu'elle tient à ses pieds… Un jour, alors qu'elle observe des mines tristes dans le métro sur le trajet de son boulot, elle se décide à coudre des masques, colorés, dans du wax, tissu lui rappelant son pays de naissance, le Congo, qu'elle a quitté il y a *« pfiou, déjà 30 ans »,* pour accompagner son mari qui venait étudier en Belgique. Elle complète la collection par des accessoires pour les cheveux. Tous·tes les résident·es les portent. *« Sauf certains hommes qui veulent du plus sobre. Quand je les vois arborer toutes ces couleurs, c'est magnifique »,* dit-elle, le visage illuminé.

> *« Ici, c'est pas comme à l'hôpital. Il y a un visage, un nom et des histoires derrière chaque porte, ils font partie de la famille… »*

Potiron et rosiers

Quand on lui demande comment elle se sent, en cette fin d'été, après cette période chahutée, ses yeux, surmontés d'un sourcil élégant qui surligne son regard déterminé, prennent le large, tandis que ses bras bougent, doucement, comme si elle berçait un·e enfant. *« On relâche tout doucement… »* Puis la voix, plus nouée qu'enjouée, poursuit : *« On ne s'en est pas rendu compte sur le moment. Mais on est sortis de là épuisés… C'est quand on s'arrête qu'on craque. Nos congés annuels, on les a passés à dormir. Et on n'a pas eu une semaine de congé en plus, pas une prime[4] pour nous faire plaisir… Ça me rend triste. »*

Depuis le début du mois de novembre, les portes de la résidence sont à nouveau fermées à double tour. Et les trains, comme elle le redoutait, se vident, surtout le soir. *« Et en plus c'est l'hiver. Il fait noir plus tôt. »* Des maux de dos la traversent. Mais elle coupe court aux complaintes : *« C'est un métier difficile. Je dois encore tenir. On verra bien où le corps me mène. »* Elle a repris une vie plus tranquille, entre travail, coupe de rosiers et soupe au potiron. *« On voit la deuxième vague différemment, on a survécu à la grande crise. On est plus préparés, plus sereins, on est dedans, on sait qu'on est capables »,* confie-t-elle au bout du fil, sa voix entrecoupée des éclats de rire de sa petite-fille.

1. Benoît Frydman, *Le Grand Oral,* La Première, 29 août 2020. Voir aussi le rapport d'Amnesty International Belgique, *Les maisons de repos dans l'angle mort. Les droits humains des personnes âgées pendant la pandémie de COVID-19 en Belgique.* Il révèle les violations des droits humains – dont les droits à la santé, à la vie et à la non-discrimination – subies par des résident·es de maisons de repos ainsi que de maisons de repos et de soins (MR/MRS) entre mars et octobre 2020. Publié le 13 novembre 2020, en ligne.
2. Lire son portrait dans le dossier « Mort.e.s en première ligne » réalisé par *Médor,* disponible en ligne.
3. « Les orphelins du Covid », *Les pieds sur terre,* France Culture, 30 septembre 2020.
4. Le gouvernement fédéral et les gouvernements régionaux vont finalement octroyer une prime de 985 euros au personnel soignant. Du côté bruxellois et wallon, la prime a été élargie à tous·tes les membres du personnel (pas uniquement le personnel soignant) des secteurs des maisons de repos, des centres d'accueil pour personnes handicapées et des centres d'accueil en santé mentale. À Bruxelles, on précise que la prime sera accordée à tous·tes les employé·es, y compris les étudiant·es et le personnel intérimaire, du secteur d'aide et de soins bruxellois (public, privé ou associatif).

Maïté, OU LES SOLIDARITÉS QUI GUÉRISSENT

Loin des clichés sur la jeunesse irresponsable qui ont circulé durant la crise, Maïté, étudiante, nous raconte les solidarités qu'elle a participé à créer. Comment prépare-t-on son futur avec les incertitudes que laisse une telle pandémie ?

Camille Wernaers

Quand Maïté[1] s'avance, la première chose qu'on remarque, ce sont les béquilles qui accompagnent sa marche. Elle s'installe et commande une boisson. Nous la rencontrons peu après la fin du premier confinement, il fait chaud, les conversations pépient autour de nous mais le visage de Maïté reste songeur. Les boucles brunes de ses cheveux s'agitent autour de son visage, puis elle pose son regard bleu azur dans le nôtre. Elle veut savoir pourquoi on l'interviewe, elle. Beaucoup de choses ont été dites sur les jeunes durant la crise sanitaire, beaucoup de clichés ont circulé aussi. Les jeunes seraient égoïstes, participeraient à des soirées sans fin chaque nuit et contamineraient les gens qui les entourent.

No Future

L'état d'esprit de Maïté n'est pas à la fête, même si elle est entourée d'ami·es, c'est d'ailleurs en jouant avec l'un de ses camarades qu'elle s'est blessé le genou – et c'est la raison pour laquelle elle utilise des béquilles. Il y a aussi les discussions politiques avec ses colocataires, *« entassés dans un petit appart »* ; deux sont en dépression, précise-t-elle. *« Si moi je vais bien, ça, je n'en sais rien, j'avance sans vraiment réfléchir. Autour de moi, tout le monde se sent bizarre, stressé, mal dans sa peau et dans ce nouveau monde. Je ne sais pas si c'est la peur qui régit toutes nos introspections, nos réflexions, mais en tout cas, cette peur du futur est bien présente chez les jeunes de mon âge, entre 20 et 25 ans. Pour ma part, je garde la face, je soutiens mon entourage, j'apporte joie et bonne humeur à ma manière, ça a toujours été ma façon d'être, et elle a permis d'aider mes proches dans ma vie. Cette "nouvelle réalité", je la vis malgré moi. »*

Elle avoue avoir *« la haine »* contre cette situation. Alors, durant le confinement, elle a rejoint les Brigades de Solidarité Populaire, un mouvement international né en Italie et regroupant des gens qui ont décidé de s'entraider durant cette crise. Des colis alimentaires à base d'invendus sont distribués gratuitement, des masques également. Des garderies sont mises en place pour soutenir les mères. Certains groupes offrent une aide administrative, notamment dans les démarches pour bénéficier de l'aide sociale. En Belgique, ces Brigades populaires existent à Bruxelles, Liège, Namur et Charleroi et rassemblent des centaines de personnes qui partagent une critique radicale du néolibéralisme. *« Cette période a vraiment été destructive et constructive en même temps. Les inégalités ont augmenté. Mais des solidarités ont émergé »,* rappelle Maïté.

Partager le pouvoir

Depuis, elle rêve de pouvoir partagé, d'assemblées locales, de décisions prises à main levée. *« Je n'en veux pas aux politiques individuellement, n'importe qui à leur place ferait pareil. Le pouvoir, tel qu'il est organisé en ce moment, corrompt »,* affirme-t-elle. Maïté porte la même attention à ramener le sujet au collectif quand elle parle des manifestations longtemps interdites alors que des magasins restaient ouverts. On a pu constater les dérives de la culpabilisation individuelle quand des photos de longues files devant les magasins à bas prix, fréquentés essentiellement par des personnes pauvres, étaient postées sur les réseaux sociaux avec des remarques acerbes. *« Je préfère critiquer le système qui permet aux personnes les plus riches de consommer énormément des ressources de cette planète, de prendre l'avion six fois par an »,* s'énerve-t-elle. Pendant qu'on s'en prenait aux pauvres qui faisaient la file, la fortune des

milliardaires a atteint des records, tout particulièrement durant la pandémie de coronavirus. Le premier des « super-riches », Jeff Bezos, patron de l'entreprise Amazon, a augmenté sa fortune de 74 milliards de dollars rien que cette année.[2]

C'est également l'aspect individuel que Maïté critique dans son parcours universitaire : elle étudie la psychologie depuis trois ans à l'Université libre de Bruxelles (ULB). *« J'avais envie de mieux comprendre les mécanismes mentaux des êtres humains mais au final, tout est centré sur l'individu et sa famille. On ne parle pas des systèmes, sauf un peu dans la psychologie sociale. Il n'y a pas de critique non plus du concept de "normalité" »*, regrette-t-elle, tout en étant certaine qu'elle ne deviendra pas psychologue. *« Je suis trop sensible »*, lance Maïté en reprenant une gorgée de sa boisson.

La pandémie bouleverse ses études. *« Les cours se font à distance, avec un ordinateur, moi je n'y arrive pas. J'ai lu tous les cours à la fin. J'ai quand même réussi mes examens. Je pense aux étudiants qui n'ont pas d'ordinateur, cela doit être vraiment compliqué. Comme les cours ne sont pas en présentiel, je n'ai aucun cadre de vie actuellement, je ne vois pas mes camarades de classe. Heureusement, je m'investis dans ce qui me tient à cœur, c'est-à-dire la lutte. Je suis dans le syndicat de mon université et je compte bien m'investir dedans à fond, car je sens qu'il va y avoir du boulot avec toutes ces nouvelles règles, dans les universités, liées au coronavirus… »*

« Cette période a vraiment été destructive et constructive en même temps. Les inégalités ont augmenté. Mais des solidarités ont émergé. »

Pas de retour à l'anormal

Le 13 octobre 2020, Maïté a marché avec le personnel de santé, constitué de nombreuses femmes, à l'appel du collectif La santé en lutte qui demande plus de personnel et plus d'argent pour les hôpitaux (voir n° 234). *« C'est en allant à cette manifestation que j'ai récupéré l'espoir que j'avais un peu laissé de côté. Le nombre de personnes présentes, l'énergie dégagée, les discussions avec le personnel de santé m'ont en quelque sorte guérie de mes doutes. Mais comme toujours, les violences policières à la fin de la manifestation nous ont rappelés à l'ordre et nous ont bien fait comprendre que le pouvoir étatique reste cependant bien plus fort que le peuple… »*, explique-t-elle peu après la manifestation avant de glisser : *« pour l'instant ! »*

Quelques semaines plus tôt, le 7 juin, elle avait participé au rassemblement contre le racisme et les violences policières organisé devant le Palais de justice par le Belgian Network for Black Lives (« réseau belge des vies noires »). *« C'était incroyable. Les luttes ont vraiment convergé. On va aux manifestations des autres. Il y a eu une prise de conscience. »* Mais le sourire de Maïté s'efface : *« Je reste fataliste, quand on voit la façon dont le déconfinement s'est passé, tout recommence comme avant, l'économie doit tourner. Ma mère est institutrice maternelle en France et elle était stressée par la réouverture des écoles, les enfants ne respectaient pas les gestes barrières. Mais il fallait absolument que les parents retournent travailler. »*

Ces luttes s'imbriquent avec l'écologie et le féminisme, Maïté en est convaincue. *« J'ai beaucoup lu Murray Bookchin ces derniers temps, qui est le fondateur de l'écologie sociale, il fait des liens entre l'écologie et l'anticapitalisme. Nous dominons la nature comme nous nous dominons entre êtres humains. »*

Elle poursuit : *« Les luttes féministes sont importantes pour moi, elles prennent énormément d'ampleur en ce moment, et je veux y participer, car on en a plus que marre, nous les filles. Énoncer ce qui ne va pas prendrait trop de temps, alors je vais plutôt dire ce qui va : on se renforce, de jour en jour, et de plus en plus jeunes, on parle, on débat, et on agit, donc le patriarcat ne va pas faire le malin encore très longtemps. »*

En ostéopathie, on estime que les blessures au genou viennent d'une tension entre le « je » et le « nous » (qui forment le mot genou), c'est-à-dire entre l'individuel et le collectif.

C'est aussi ce que nous entendons dans les mots de Maïté, qui dessinent les contours d'une génération qui n'envisage pas son futur sans celui des autres.

1. Son prénom a été modifié.
2. « La fortune des milliardaires atteint des records avec la pandémie de Covid-19 », *Les Échos*, 7 octobre 2020.

En chair, en scène, HABITER SON CORPS

Arriver à faire émerger ce qui fonde le centre de chacun·e des élèves qu'elle suit à l'école secondaire artistique flamande de Laeken, c'est le but que poursuit Truus Cavens, danseuse contemporaine et enseignante passionnée. La pandémie est venue bouleverser sa pratique.

VÉRONIQUE LAURENT

Une fenêtre ouverte sur la cour ensoleillée, ce matin de fin septembre, laisse circuler un air piquant. Une serpillière à la main, Truus désinfecte le revêtement de sol du studio. La leçon de danse contemporaine, section théâtre, troisième année, commence dans quelques minutes, sans matelas, à cause du Covid, et sans contact physique. Dans le couloir, le brouhaha des élèves qui se mettent en tenue, d'abord les garçons, puis les filles. *« C'est différent depuis deux ou trois ans,* glisse la professeure, *avant, ils se changeaient ensemble. »* Elle en a vécu des changements, à 62 ans, et n'est pas prête pour la retraite, *« qu'est-ce que je ferais ? Et puis, j'ai encore trois enfants aux études. »*

Cette mère de quatre enfants de 20 à 26 ans, qu'elle a élevé·es seule, enchaîne sur l'omniprésence des réseaux sociaux et remarque l'addiction grandissante des jeunes à la mise en scène d'elles/eux-mêmes comme but en soi. *« C'est la jeunesse, c'est normal. Mais il existe désormais beaucoup de théâtres : la télévision, mais aussi Facebook, Instagram, Tik Tok »,* le formatage et l'envie de plaire supplante… Ah, la leçon commence ! Premières consignes : rester debout, prendre conscience de son équilibre. Marcher, accélérer. Sentir comment fonctionnent les muscles, se déroule le pied pendant la marche. Venant du « mouvement authentique » auquel Truus s'est formée un peu par hasard (une pratique pédagogique thérapeutique de la danse, développée dans les années 1950 aux États-Unis par la chorégraphe Mary Starks Whitehouse, élève des pionnières Martha Graham et Mary Wigman), la recherche de *« l'authenticité d'un mouvement, en rapport avec ce que tu sens à ce moment-là, et en rapport avec ce que tu veux exprimer »* sous-tend tout son enseignement. Elle écrira peut-être un jour un livre sur le sujet. *« Quelle place occupe votre corps sur le sol noir figurant la scène ? »,* la future scène d'un théâtre où évolueront éventuellement un jour ces six étudiant·es, mais peu importe, selon Truus, les scènes peuvent se jouer partout ; *« cette authenticité, c'est une richesse que tu possèdes en tant qu'être humain, peu importe ta branche future, quelque chose dont tu as besoin pour rester proche de tes désirs et de tes passions »,* nous a-t-elle expliqué lors d'une précédente rencontre.

« Le corps est la première maison »

Truus enseigne la danse à des élèves de théâtre, parce que, *« vers 55 ans, ça ne m'a plus intéressée d'avoir devant moi des corps "bien". Je voulais des élèves aux corps divers, qui doivent chercher leur chemin dans la danse et le mouvement. Des gens qui n'avaient peut-être pas envie de bouger, mais ça donnait une friction que j'aime beaucoup. »* L'enseignante poursuit sur la condition physique des enfants, de moins en moins bonne selon elle, parce que les cours d'éducation physique, limités à faire connaissance avec divers sports, ne fournissent pas un réel entraînement physique. Alors que notre mode de vie se sédentarise. *« Et beaucoup de jeunes n'arrivent plus à avoir du plaisir à sentir leur corps. Cette séparation corps/esprit, c'est une chose que je ressens. Tout être humain est un corps, et la première des choses à faire est de soigner son corps. Le corps est la première maison. Et c'est ça que l'on perd le plus, en ce moment… Au début de la crise sanitaire, j'avais le sentiment que les élèves commençaient à comprendre les choses, ils se repliaient sur eux-mêmes et trouvaient quelque chose à l'intérieur de leur corps. Le début d'une rencontre avec leur authenticité. Avec le déconfinement, les élèves l'ont perdu. »*

Fragilités

Dans le miroir qui couvre tout un mur du studio de danse, le regard des six étudiant·es croise leur image, *« se regarder avec bienveillance ! »,* prévient la professeure. Courir, sauter, être dans chaque mouvement, *« trouver l'équilibre, la balance ».* Ce qui s'énonce simplement n'est pas facile à atteindre ; en plein développement physique, les jeunes corps s'expriment parfois gauchement, les membres des garçons démesurés, les mouvements d'une fille, timides. Mais une fluidité s'ébauche, une paire d'épaules se redresse, les sourires disparaissent laissant la place à la concentration. *« Prenez conscience de l'espace vers lequel vous allez, de celui que vous venez de quitter, et de ce que vous emmenez avec vous, tout est question de prise de conscience et d'équilibre… »* Pause.

Truus raconte, huit profs actuellement absent·es en cette fin septembre, et un seul élève déclaré contaminé. Elle étire son bras droit traversé par une longue cicatrice, plus court que le gauche et encore un peu douloureux. Suite à un malaise en août 2019, elle s'est blessée en tombant dans son jardin. Son bras a été opéré, renforcé d'une plaque de métal ; le 8 octobre, on la lui enlève. *« Je dois continuer mes exercices de musculation, ça me donne de la force. De la force mentale, aussi. »*

Pendant le confinement du printemps, *« on a vu de tout. C'était très dur »,* au-delà des cours sur le programme virtuel Teams. Une élève a été mise à la porte de chez elle, ni son père ni sa mère ne pouvaient s'en occuper : elle est restée à l'internat, même pendant l'été. Quelques élèves n'ont plus donné de nouvelles. Une collègue de Truus est allée frapper à leur porte ; les uns ne disposaient pas de matériel informatique – l'école leur en a fourni –, l'une devait garder ses frères et sœurs, une autre travailler parce qu'il n'y avait plus d'argent. Mi-octobre, Truus décrira une situation tendue, le discours officiel du ministre flamand de l'Enseignement, Ben Weyts (N-VA), insistant sur le suivi du programme et *« très dénigrant envers les jeunes, qui auraient pris "du retard". Mais par rapport à quoi ? »*

La professeure estime le système scolaire daté, dépassé, centré sur l'accumulation de connaissances théoriques et pas sur l'humain – elle qui a rompu avec l'injonction familiale de réussite universitaire. Mais *« trop petite et trop étroite pour être acceptée à l'école de ballet d'Anvers, j'ai intégré Codarts, à Rotterdam. J'ai eu le sentiment que le monde s'ouvrait pour moi. Tout le monde parlait la même langue… Je suis arrivée dans un cours d'impro et le prof a dit : "Prends un papier, un stylo, et dis-moi pourquoi tu viens ici". Ça a beaucoup changé ma manière de voir la danse. Et le monde. Et la façon d'aborder l'art en général. »*

> *« Tout être humain est un corps, et la première des choses à faire est de soigner son corps. Le corps est la première maison. Et c'est ça que l'on perd le plus, en ce moment… »*

Sortir d'un périmètre défini

Reprise. Improvisations, inspirées par un tableau du peintre surréaliste Miró : dessiner dans l'espace aérien des lignes, des points, des spirales, à transcrire en mouvements en utilisant coudes, genoux et autres articulations. Les tentures ont été tirées sur le mur-miroir : focus sur soi-même. Une consigne semblable donne six résultats très différents. Certain·es dessinent, d'autres interprètent, déjà. Et il est infiniment touchant de pouvoir assister à ce moment. *« Restez centrés sur vous-mêmes. En… met veel respect afronden »,* « conclure avec beaucoup de respect », invite Truus. Qui leur demande ensuite de noter dans leur carnet ce qu'elles/ils ont découvert durant l'exercice, passage par l'écrit important, puis de partager. Assise en tailleur dans le cercle, à bonne distance, Truus écoute les constats de quatre élèves, deux ne diront rien, *« pas d'obligation ».* Elle énonce une remarque, collective : *« Vous êtes restés chacun dans un périmètre défini, sans investir tout l'espace. »*

Apprendre à l'occuper, cet espace, fait partie de son enseignement ; mais comment le poursuivre, alors que les mesures se durcissent, que les territoires d'exploration se rétrécissent ? Le 27 octobre, Truus enverra de ses nouvelles par WhatsApp, son opération s'est bien passée, elle a repris les cours. Comme au printemps, la crise sanitaire met en lumière parfois crue tout ce qui affleurait déjà, points forts et faibles des élèves. Truus relaie aussi leurs inquiétudes, transmises, à ce moment-là, par écrans interposés : le port du masque toute la journée leur a donné des maux de tête, et un profond sentiment d'être enfermé·es ; le Covid les angoisse, mais elles/ils subissent aussi à la maison le stress de leurs parents ; elles/ils manquent de perspectives pour les vacances d'automne, ami·es et hobbys interdits ; certain·es n'arrivent pas à se concentrer sur des choses positives. Truus leur a donné des exercices de relaxation à faire et elles/ils ont dansé ensemble, chacun·e chez soi, mais *« liés par la musique et les mouvements. Une fille m'a confié qu'elle avait tellement besoin que nous, les adultes, soyons fiers de la jeunesse… »* Le 29 octobre, les leçons de gym et de danse seront interdites jusqu'à nouvel ordre, même à distance, *« nous pouvons encore juste parler de danse »,* écrit Truus dans son dernier message, *« je suis en pleurs. Les enfants ont tellement besoin de bouger. »*

Fin du cours. Impro au sol à présent, couché·es. Cette fois, les élèves ont davantage pris leur place dans l'espace ; elles/ils pourraient le faire encore plus, *« ça viendra »,* affirme Truus, avant de conclure : *« Voilà, het is gedaan voor vandaag, c'est fini pour aujourd'hui. »*

Laura, L'INFIRMIÈRE QUI PANSE

En première ligne de la crise sanitaire, le personnel soignant a été durement touché et s'est organisé. Selon les statistiques de l'État belge, 80 % des soignant·es sont des femmes.[1] De la première à la deuxième vague, nous avons suivi Laura, infirmière en soins intensifs.

Camille Wernaers

« *Du fric, du fric pour l'hôpital public, du blé, du blé pour la santé !* » Habillée de sa blouse d'infirmière, Laura[2] crie dans le mégaphone. Ce jour-là, le 13 septembre 2020, des milliers de personnes sont rassemblées à Bruxelles pour soutenir le personnel soignant et le collectif La santé en lutte qui réclament de meilleures conditions de travail (voir n° 234). Alors que les soignant·es demandent plus de budget, plus de personnel et moins de marchandisation dans les métiers du soin depuis des années, la pandémie de coronavirus a éclairé leurs revendications d'un jour nouveau.

Deux mois auparavant, dans sa cuisine, Laura nous préparait un café *« fort, pas comme celui de l'hôpital. »* Du café, Laura en a beaucoup bu ces derniers temps, elle se dit d'ailleurs *« épuisée »*. Laura est infirmière dans une unité de soins intensifs à Liège. Elle a vécu simultanément deux grands chocs : le déménagement de son hôpital vers une plus grosse structure et l'arrivée du coronavirus. En mars 2020, la Clinique CHC MontLégia est créée en rassemblant les activités de trois hôpitaux : les cliniques Saint-Joseph, de l'Espérance et Saint-Vincent, aujourd'hui fermées. *« Ce nouvel hôpital est un broie-humain, il n'y a pas d'autres mots. Je me sens vraiment violentée par cet endroit. Il a été construit par des ouvriers venant des pays de l'Est et sous-payés. C'est quasiment de l'esclavagisme moderne et ça me déprime mais ça va dans le sens de tout le reste. Quand nous avons appris à utiliser les nouveaux locaux, je devais sortir pour respirer. Il n'y a pas une seule fenêtre qui s'ouvre dans le service des soins intensifs. Le bâtiment est tellement mal pensé que nous ne voyons pas les patients. Quand on entre dans une chambre, on doit la traverser pour aller chercher les gants, au lieu de les avoir placés à l'entrée. Ils ne nous ont pas consultées et j'ai l'impression d'être empêchée de bien faire mon travail »*, s'insurge-t-elle.

Chercher son chemin en temps de coronavirus

Laura s'est même perdue dans l'hôpital en essayant de trouver son chemin vers les soins intensifs. *« Au lieu d'écrire les noms des services pour s'y retrouver, ils ont choisi d'appeler cela des "routes". Vers les soins intensifs, ce sont les routes 310 et 311. Mais on est situées au premier étage, pas au troisième ! »*, explique-t-elle. À tel point qu'une application pour smartphone précisant les « routes » à emprunter a été mise en place pour les visiteurs et visiteuses. *« Ce n'est pas normal, mais il y a peu de gens que cela dérange »*, continue Laura.

À cette situation compliquée est venue se greffer la crise du coronavirus. *« On était mortes de trouille quand on voyait les premières images des hôpitaux en Italie. On se demandait où on allait mettre tous ces malades. J'ai été habiter ailleurs pour ne pas risquer de contaminer mes colocataires. »* Et puis la Belgique a été touchée aussi.

« Ça a été très intense, mais j'ai découvert une vraie solidarité entre les soignants. On a mis toute notre énergie à pallier ce qui n'allait pas dans l'hôpital, se souvient Laura. *Avant d'entrer dans le service, il fallait enfiler la tenue de protection, les gants, etc. C'est comme une tenue d'astronaute, on a l'impression de partir dans l'espace. C'était aussi impressionnant de parcourir le service et de voir toutes ces personnes allongées à cause de la même pathologie. Les gens mouraient seuls aussi, c'était dur. Peut-être que s'il y avait eu assez de masques, les familles auraient pu venir et assister aux enterrements. Comment faire son deuil dans ces conditions ? »*

Laura s'interrompt. En dehors du salon rugit le son d'une ambulance qui passe tout près. Puis elle reprend : *« J'ai vécu dans ma chair la violence de la mauvaise gestion politique. Je l'avais déjà compris en voyant des potes perdre leur chômage ou le CPAS. Là, c'est autre chose. On a délégué ce travail aux politiques, ce n'est pas la première pandémie. Ce n'était pas à nous de nous assurer qu'il y avait du matériel de protection en suffisance. »*

Protéger les vulnérables

Selon l'infirmière, c'est surtout les maisons de repos qui en ont payé un lourd tribut. Les chiffres le confirment : une étude de Solidaris[3], la Mutualité socialiste, menée sur la surmortalité en Belgique pendant le premier confinement, du 16 mars au 10 mai 2020, conclut à une surmortalité particulièrement élevée parmi les résident·es des maisons de repos : 95 % de décès en plus par rapport à une période comparable… L'impact était moindre pour les personnes à domicile (28 % de surmortalité). Sur 10.000 décès dus au coronavirus, 65 % concernent des résident·es de maison de repos.[4] *« Ce sont des personnes vulnérables et on n'a pas réussi à les protéger. Cela m'inquiète, le gouvernement met les gens en danger. On a prévu plein de matériel pour l'armée s'il y a une guerre, mais pour une pandémie, on ne peut pas se protéger ? »*, s'interroge-t-elle. D'autres questions se bousculent dans la tête de Laura. Elle a néanmoins une certitude : *« Je suis devenue infirmière sur le tard, à 29 ans, mais je sais que je veux le rester, c'est un beau métier. En ce moment* [en juillet 2020, ndlr], *je suis en arrêt maladie à cause de ce que j'ai vécu. J'ai pris la décision de quitter l'hôpital. Cela me fait beaucoup de mal de quitter mes collègues depuis dix ans mais j'ai besoin de m'aligner sur mes valeurs. »* Elle souhaite donc travailler dans une plus petite structure, une maison médicale par exemple.

Panser la société

Laura a rejoint le collectif La santé en lutte. *« Ça me fait du bien de rencontrer des gens qui pensent comme moi. Je sens que j'ai besoin de redonner du sens à mon métier, en l'intellectualisant. Ce n'est pas que le métier dont je vis, c'est aussi poser la question du soin dans notre société et c'est une question collective : comment les gens peuvent-ils se réapproprier leur santé ? Parce qu'ils en sont dépossédés. Oui, j'ai envie de penser la société. »* Et ainsi, peut-être, la panser.
La crise sanitaire rend visible ce qui se passait depuis longtemps dans les hôpitaux et les maisons de repos, *« la déshumanisation »*, souligne Laura. Quand les patient·es se transforment en client·es, cela a des effets sur la qualité du soin. *« J'ai longtemps travaillé dans une unité qui n'était pas des soins intensifs. Il fallait aller très vite. J'ai même perdu du poids parce que je ne mangeais pas à midi. Tu te retrouves avec 16 patients à toiletter, avec des pansements à faire, et tu dois avoir fini à 13 heures. Il faudrait faire une grève du soin, mais bien sûr, aucune d'entre nous ne le fera, on a une trop grande conscience professionnelle, nous ne travaillons pas avec des objets. Il y a tout de même des situations maltraitantes, par exemple dans les maisons de repos. La toilette, c'est parfois le seul moment où les résidents peuvent parler avec quelqu'un. Certaines personnes âgées ne reçoivent pas de visite. Et c'est devenu du carwash. Il faut en faire plus, plus vite et avec moins de personnel »*, poursuit-elle.

Trouver sa place

À l'automne 2020, Laura a pris la décision de revenir temporairement travailler à l'hôpital face à la deuxième vague de la pandémie qui déferle sur notre pays. *« J'ai pu me reposer, c'est un privilège. J'ai pris soin de moi, et ça aussi c'est important. Ma place est à l'hôpital*

« Ça a été très intense, mais j'ai découvert une vraie solidarité entre les soignants. On a mis toute notre énergie à pallier ce qui n'allait pas dans l'hôpital. »

pour le moment. C'est pire que la première vague. On avait 37 lits en soins intensifs au plus fort de la première crise, ici on en a 45 et ce n'est pas suffisant. J'ai dû transférer un patient à une heure et demie de route. Le gouvernement a remis toute la faute sur les gens, individuellement, alors que certaines décisions importantes n'ont pas été prises. Il y a des entreprises qui n'ont pas respecté le télétravail pour leurs employés. C'est dingue parce qu'on savait qu'une deuxième vague allait arriver, on aurait pu mieux la prévenir », indique-t-elle. Quelque chose a changé pour Laura. Le personnel soignant a mené d'autres actions, auxquelles elle a parfois participé, notamment le 29 octobre 2020, devant le CHC MontLégia, avec des dizaines de soignant·es. En septembre déjà, pendant la manifestation de La santé en lutte, Laura était tout devant avec son mégaphone, comme pour guider. Comme si elle avait déjà un peu retrouvé son chemin.

1. « Profil des professionnels dans le secteur des soins de santé », Statbel, 26 mars 2020.
2. Son prénom a été modifié.
3. « Coronavirus en Belgique : la surmortalité, vraiment plus importante chez les personnes à risque ? », RTBF, 14 octobre 2020.
4. « Covid-19 : Nos aînés abandonnés », magazine *Investigation,* La Une, première diffusion le 21 octobre 2020.

Marie Clercq ET LES VOIX DES FEMMES

« Depuis le départ on savait que le deuxième virus, c'était l'isolement. » **Marie Clercq, animatrice chez Vie Féminine, s'est battue, pendant le confinement de la « première vague », contre cette autre onde, plus silencieuse, mais dont l'écume laisse des traces.**

FANNY DECLERCQ

Animatrice en éducation permanente dans les antennes de Florennes et de la Basse-Sambre en province de Namur, Marie Clercq sensibilise au féminisme, au sexisme et au genre dans les groupes et les formations de Vie Féminine ainsi que dans les écoles. Le 18 mars, alors que toute la Belgique entre en confinement, Marie donne encore plus de son oreille et de son temps pour soutenir les femmes, préserver le lien, *« leur dire qu'on est encore là, qu'on ne les oublie pas. Quand des femmes avaient besoin, je sortais les voir en bas de chez elle. On jouait des fois à Roméo et Juliette ! Ça leur mettait un peu de baume, de voir quelqu'un. »*

Au fil du confinement printanier, l'équipe de Namur continue les marches, par groupes de deux désormais, pour ne pas perdre le contact avec les femmes du réseau, et invite sur Facebook d'autres femmes à les rejoindre. Des « lundis créatifs » se mettent en place, une activité imaginée par les animatrices qui proposent aux femmes de partager une création artistique par téléphone, mail, ou Facebook.

Garder le lien

« En mars, c'est tellement une inconnue pour tout le monde, ça nous tombe dessus ! Si les femmes viennent chez Vie Féminine, c'est aussi pour sortir de chez elles. Là, on n'avait pas le choix : c'était internet ou le téléphone. » Et un premier constat qui s'impose, celui de la fracture numérique. *« Certaines participantes des lundis créatifs ne savaient pas prendre ou envoyer des photos de leurs créations, d'autres ont pu apprendre malgré la situation. Comme moi ! Perso, j'ai aussi avancé avec l'informatique ! »*

Avant de pouvoir garder le lien avec l'extérieur, il faut savoir s'adapter, à commencer par chez soi. Marie met en place le télétravail à la maison, avec son mari et sa fille, étudiante à l'université. Après des débuts compliqués, les trois apprennent à s'isoler, se donnent un rythme, des horaires. *« Au fur et à mesure, je me suis dit : quelle chance on a d'être à nous trois. Et tout ça chemine quand on entend les femmes seules, ou avec beaucoup d'enfants en appart et sans jardin, sans sortie, les femmes qui vivent 24h/24 avec leur époux violent, ou qui ne savaient pas que leur compagnon pouvait être violent jusqu'au confinement. Toutes ces choses ont pris de l'ampleur. J'ai entendu des choses que je n'avais jamais entendues. »*

À cette période, Marie et ses collègues ont encore plus un rôle à jouer de réseau et d'aide. Une fonction qui a toujours été au cœur de leur travail chez Vie Féminine mais qui, avec la détresse accrue de certaines femmes confinées avec un homme violent, s'est amplifiée. Des stratégies se mettent en place pour ces femmes, d'écoute d'abord de ce qu'elles vivent avec leur compagnon. *« J'envoyais un SMS un quart d'heure avant mon coup de téléphone, pour qu'elles partent "promener le chien". C'est une bonne excuse pour sortir. Et on s'appelait à ce moment-là. »* Les femmes, elles, mettent aussi en place des stratégies pour éviter les coups et les violences verbales : se faire toutes petites, se rendre invisibles, ne pas « énerver » leur compagnon… Et quand elles peuvent faire un pas plus loin, Marie leur donne des numéros d'associations pour femmes victimes de violences, les met en contact avec des services spécialisés, tout en restant à leurs côtés.

Se préserver

Un travail de présence et de relais essentiel, mais qui laisse à Marie un sentiment d'impuissance. *« Je ne m'autorisais pas à être bien, j'avais souvent les larmes aux yeux. Et je me disais que je ne pouvais pas me plaindre, tout allait bien chez moi. »* Un chez-soi qui se retrouve désormais, avec le télétravail, habité par ces témoignages. *« Tu es chez toi, tu ne changes pas d'univers. Ces femmes, elles prennent de la place chez toi. Dès que je le pouvais, j'allais dans mon jardin fleuri pour me ressourcer. C'est vraiment ça qui me tenait. Je ne voulais pas que le confinement soit négatif pour moi, j'allais courir pour tout évacuer. »*

Marie reprend son souffle auprès de ses collègues. *« Toutes les semaines, on faisait une réunion d'équipe sur Zoom* [espace virtuel, ndlr], *je pense que c'était la seule fois où l'on s'habillait ! Je me suis même parfumée. Je me moquais de moi-même, "mon Dieu, Marie !" »*, se souvient-elle en riant.

Virtuellement, au début du confinement, toutes les équipes de Vie Féminine en Wallonie et à Bruxelles se mettent pour la première fois en réseau. Deux responsables, adeptes de jeux vidéo, proposent à toutes les travailleuses de Vie Féminine d'installer Discord, un logiciel de communication principalement utilisé par la communauté des joueurs et joueuses en ligne, pour s'y retrouver et échanger. *« Tout le mouvement était en lien, c'est fou l'ampleur que ça a pris ! »*

La colère derrière le masque

« Beaucoup de femmes se sont investies aussi dans l'entraide, pour aider les autres au sein des groupes, pour faire des masques, gratuitement évidemment. Il y a eu du positif… Mais aussi beaucoup de dégâts. » Pour Marie, ne plus toucher les gens, ne plus rencontrer de nouvelles personnes, l'absence de terrain et de lien social lui manquent. *« C'est difficile d'avoir peur de l'autre, on en arrive là. »*

Le printemps laisse la place à l'été et au déconfinement. Comme après une tempête, petit à petit, Marie retrouve son équipe et reprend ses activités, avec masque, gel, et distanciation sociale. Les ateliers ont été dédoublés pour réduire les groupes, organisés pour respecter au mieux les consignes sanitaires. *« C'est très compliqué, ça change la dynamique. On ne voit pas le non-verbal. Oui, il y a les yeux, mais tout le reste ne passe pas. Quand je commence une animation, on partage ce qu'on a vécu pendant le confinement. On récolte la parole des femmes, en groupe désormais. C'est une autre dimension quand on se voit, on échange, d'autres femmes rebondissent. On ne peut pas parler d'autre chose en réunion. »*

Le groupe « Santé » dont s'occupe Marie organise une journée publique tous les deux ans. Le thème de 2020, la fibromyalgie, est mis entre parenthèses. *« C'est vraiment la santé mentale sur laquelle on doit faire une approche, ça a joué sur les femmes. Certaines ne sortent pas encore de chez elles, d'autres ne sont pas prêtes à revivre ça, et beaucoup sont en colère aussi suite aux politiques mises en place qui les ont isolées, pour avoir dû faire des masques à une période où il en manquait. Elles se sont senties abandonnées. »* La colère des femmes résonne avec celle de Marie : *« Notre soutien aux femmes en détresse n'est pas pris en compte par les politiques. Je me sens invisible, pourtant on est au premier plan pour les femmes en détresse de notre réseau. »*

> *« Et tout ça chemine quand on entend les femmes seules, ou avec beaucoup d'enfants en appart et sans jardin, sans sortie, les femmes qui vivent 24h/24 avec leur époux violent… »*

Rebondir

Avec l'arrivée de l'automne, s'annoncent la deuxième vague et de nouvelles turbulences. *« On va vers un reconfinement, la deuxième vague prend une autre ampleur. L'étau se resserre. Autour de moi, il y a de plus en plus de cas de Covid, on passe entre les gouttes. »*

Le 30 octobre, la décision fédérale, redoutée ou espérée, tombe en début de soirée. À nouveau, tout doit s'arrêter. *« Même si on va très vite rebondir, on est toutes KO. Ce qui va différencier de mars, c'est qu'on sait remettre en place tout de suite les marches, par groupes de quatre cette fois-ci, et les stratégies pour garder le lien avec les femmes. On va distribuer les calendriers de Vie Féminine, d'habitude, c'est une "corvée", parce qu'on n'a pas le temps. Là, on va le prendre, le temps. »*

Autre différence notable, cette fois-ci les écoles maternelles et primaires devraient rester ouvertes après le 15 novembre. *« Ça, ça va changer pour beaucoup de femmes ! Je repense à ces femmes qui vont revivre avec… »*

Marie ne termine pas souvent ses phrases, déjà occupée par la pensée suivante. Elle se parle à voix haute : *« Je vais les recontacter pour voir comment elles se sentent par rapport à ça. Même pour moi, pour soutenir les femmes, j'ai peur que ce soit plus compliqué, mais on est une équipe et on va se serrer les coudes. »* Les nuits vont se rallonger, les journées de Marie aussi. *« C'est compliqué pour les femmes, et il n'y a rien à faire, la météo change tout. C'est encore plus difficile quand il y a moins de lumière. »*

« Je ne sais pas quand ça va s'arrêter. Je ne crois pas à un total déconfinement dans deux mois. Comme je suis quelqu'un de très optimiste, j'ose espérer qu'au printemps 2021, ce sera fini. J'ai mis mes bulbes, en février ça va peut-être pousser ! Au printemps, la vie reprend, c'est comme ça que je le vois. Là, on part en hibernation. » Il faudra tenir pour revoir les fleurs de son jardin. ◢

Caroline Lamarche, TISSEUSE DE MOTS

Elle a écrit des poèmes pour les mort·es et pour leurs proches. Elle a tissé les textes d'un recueil de témoignages de soignant·es. L'écrivaine Caroline Lamarche a mis en mots – les siens, ceux des autres – la pandémie de coronavirus. Pour soulager les peines et pour que les expériences vécues se muent en récits.

SABINE PANET

L'histoire a commencé au début du printemps. J'avais rendu mes oreilles étanches aux divers sons émis par mes filles, éclats de voix, gloussements, chutes d'objets dangereux. Le soleil tapait sur la fenêtre de ma chambre, la ville était calme et moi immobile sur mon lit, écrasée par la longueur démesurée de ma liste-de-choses-importantes-à-faire-simultanément parmi lesquelles publier un magazine mensuel confinée chez moi avec un bébé. J'en avais ri, quelques jours, au début, et puis très vite je n'avais plus eu le goût de plaisanter.

Choléra et corona

Je n'arrivais plus à lire, ni texte, ni fiction, ni magazine. J'étais à la fois débordée et à sec. Je me suis finalement tortillée hors de mon lit et j'ai tendu le menton vers les étagères qui tapissent les murs de ma chambre. J'ignore pourquoi mon regard s'est arrêté au *Hussard sur le toit,* de Jean Giono. La chaleur, les mots d'une plume familière ? Le besoin de nature ? Elle est magnifiquement chantée par Giono ; deux mésanges venaient de pépier sur ma terrasse. Silence humain, oiseaux heureux. J'ai attrapé le livre, tapoté la poussière qui recouvrait le haut de sa tranche et je me suis brutalement souvenue : le *Hussard,* c'est le roman d'une épidémie, celle du choléra, qui ravage le sud de la France. Il y a des héros discrets et des lâches tonitruants, il y a celles et ceux qui succombent en quelques heures et puis Angelo, aristocrate aux idées révolutionnaires. Il se faufile comme un chat à travers la contagion et les postes-frontières villageois. C'est ainsi que j'ai retrouvé la lecture en temps de coronavirus.

Je racontais quelques semaines plus tard cette anecdote à Caroline Lamarche, de passage à Bruxelles. J'étais heureuse de rencontrer pour la première fois cette écrivaine au verbe si précis, merveilleuse conteuse, distinguée en 2019 par le prix Goncourt de la nouvelle pour son recueil *Nous sommes à la lisière* (Gallimard 2019) et le 1er décembre dernier par le Prix quinquennal de littérature de la Fédération Wallonie-Bruxelles pour l'ensemble de sa carrière. Elle allait me dire comment une femme de lettres arrivait à trouver des mots en cette période… et elle me révèle qu'elle est en train d'écrire une chronique sur *Le Hussard sur le toit.* C'est ce que l'anthropologue Deborah Bird Rose aurait appelé un instant de « friction » : un télescopage de sens, de pensées, de directions, d'émotions. Friction de mots, écrits, lus, dictés, inspirés.

Les mots de l'épidémie – de choléra – m'ont ainsi reconnectée à la lecture. Et les mots de la pandémie ? Caroline Lamarche n'a pas tenu de « journal de confinement », contrairement à d'autres écrivain·es qui redécouvraient la tranquille beauté des vaches laitières depuis leur maison secondaire. Caroline Lamarche n'en a eu ni le loisir ni le désir. Elle était sur le *« front familial »* : une mère âgée et dépendante qui, au printemps, n'était pas encore en maison de repos ; deux filles et deux petites-filles ayant besoin de son soutien. De quoi laisser son travail personnel de côté ? *« Tout à coup, on peut aider ses proches sans pression, donc sans leur en vouloir, car le temps s'est distendu. »* Elle a simplement écrit début mai, à la demande du magazine *Le Vif* (7 mai), « Ce que j'ai peut-être appris », réflexions et brefs enseignements sur la crise, de la belle surprise du calme environnant, *« des couches et des couches de silence »,* aux tâches à mener envers et contre tout : *« On apprend à se battre un seul jour à la fois. »*

Caroline Lamarche s'est étonnée de recevoir, pendant le confinement, plusieurs demandes de relecture de manuscrits, une tâche qu'elle refuse pourtant toujours, émanant d'auteurs soucieux d'envoyer leurs pages aux maisons d'édition. *« Cela me touche, je comprends qu'ils veulent boucler leur projet sous un regard bienveillant, mais moi je n'ai pas une minute à moi et, surtout maintenant, je ne vois vraiment pas de quoi l'avenir sera fait… »* Que ces demandes soient exclusivement masculines, cela la frappe depuis des années. *« Les femmes sollicitent-elles des écrivains de l'autre sexe ? Ou craignent-elles de déranger ? J'ai tendance à penser qu'elles n'attendent pas qu'on les coopte. »*

Donc, écrire sur sa propre traversée du confinement, non. *« Je ne me sentais pas légitime. Ce sont les soignants qui doivent écrire…*

mais ils n'ont pas le temps ! Finalement, mon impression d'illégitimité a coïncidé avec l'appel d'air de demandes que l'on m'a adressées. » Elle qui écrit en général de la fiction, ce sont d'autres histoires que les siennes qui sont venues la chercher, comme la demande de mettre en mots la tornade dans les hôpitaux, le dénuement des funérailles en temps de coronavirus.

> *« En poésie, on peut tout écrire. En peu de mots, un poème, comme un psaume, offre un espace de consolation. »*

Fleurs de funérailles

Le poète Carl Norac a proposé à Caroline Lamarche, et à d'autres auteur·es, d'écrire pour les endeuillé·es. Son projet « Fleurs de funérailles » adoucit, en poésie, la cruauté des adieux confinés : 15 minutes par cérémonie, 5 personnes maximum, sans voir ni toucher un·e défunt·e déjà enfermé·e dans son cercueil, une désolation pour les vivant·es et pour les mort·es. Vinciane Despret nous expliquait : *« Les endeuillés sont laissés seuls à eux-mêmes, sans personne pour les aider, sans aucun contact corporel.* […] *Avec une absence de corps, une absence de lien, les morts partent tout seuls, très démunis. »*[1]

Caroline Lamarche n'avait plus composé de poèmes depuis trente ans. *« Un milieu à l'époque trop masculin, que j'ai quitté. Mais Carl m'y a ramenée. En poésie, on peut tout écrire. En peu de mots, un poème, comme un psaume, offre un espace de consolation. »* Elle a d'abord écrit un poème « généraliste », *Poème pour ne pas partir seul. « J'ai pensé à ma mère de 97 ans. Si elle mourait maintenant, ce serait désastreux, elle qui est aimée et qui devrait partir dans une église pleine de gens et de fleurs. »* Le poème se termine dans l'espoir des retrouvailles : *« Le jour viendra où nous aussi / avec nos bras comme des branches / nos cœurs comme de l'aubier tendre / nos mains comme des feuilles palpitantes / nous nous toucherons / nous nous embrasserons / nombreux / frémissants / enfin serrés autour de toi. »*

Caroline Lamarche a ensuite dédié un poème à un écrivain décédé en avril, puis un autre à une autre personne, à la demande d'une famille qu'elle ne connaissait pas. *« J'ai reçu un mail, avec quelques mots tout simples et des photos. »* Elle écrit la nuit. *« La forme, tout à coup, s'impose. »*

Elle a reçu une vidéo dans laquelle un fils lit, devant le cercueil de son père, *Poème pour ne pas partir seul. « Ça m'a profondément émue. J'ai pris la mesure du pouvoir de consolation des mots. De leur valeur universelle. Je pense que la littérature a un lien avec la mort. »* La sœur d'un défunt, après avoir lu son poème, lui a dit : *« Je me suis sentie libérée d'un poids. »*

Traces

Autre projet : à la demande du photographe Cédric Gerbehaye, Caroline Lamarche a rédigé un texte pour *Zoonose,* le reportage qu'il a réalisé en partie dans le service Covid du CHU Tivoli à La Louvière et qui a fait l'objet d'un dossier dans *Le Vif* (27 mai). L'une de ces images, représentant le TEP-scan de la poitrine d'une malade de 69 ans, a été choisie pour la couverture de l'édition de novembre du *National Geographic* anglophone.

En juin, il était prévu que la mère de Caroline Lamarche déménage dans un lieu de vie plus adapté à sa santé. Caroline Lamarche a éprouvé le besoin d'anticiper cette étape difficile en écrivant une nouvelle, l'histoire de deux sœurs angoissées par le placement de leur mère en maison de repos alors que la pandémie n'est pas éteinte. Aussitôt écrit, *Que ce soit de toi que je me souvienne* est lu par les comédien·nes Valérie Bauchau et Thierry Hellin à Avignon, dans la cour du Théâtre des Doms, face à un public masqué et à la distance réglementaire. Moment unique, le mythique Festival ayant été annulé, au désespoir des artistes de la scène. *« La culture et la création sont menacées de disparition »,* souligne Caroline Lamarche au début de l'automne, juste avant la deuxième vague et l'annonce réitérée de l'annulation des spectacles et de la fermeture des lieux culturels. *« Pourtant, en temps de crise, on a besoin plus que jamais des créateurs. Mais on dirait bien qu'ils passent après tout le monde… »*

Enfin, à la demande des hôpitaux du groupe Iris Sud, l'écrivaine s'est faite scribe. Le projet *Traces* (dévoilé en exclusivité en page 54 de ce numéro) donne aux membres du personnel hospitalier, tous métiers confondus – des brancardier·ères aux infirmier·ères, des médecins aux agent·es d'entretien, des cuisinier·ères aux employé·es du labo –, la possibilité de raconter leur expérience de la pandémie après s'être laissé interroger par l'objectif du photographe Gaël Turine. Dans le studio photo improvisé sous les toits de l'hôpital Molière, à Forest, règnent le silence et la délicatesse. L'émotion aussi, parfois, longtemps contenue. Le livre, destiné en priorité au personnel, fera la part belle aux photos, ponctuées par des témoignages. *« Je suis une sorte de boîte aux lettres,* résume Caroline Lamarche. *Je ne change pas une ligne. Je fais juste un travail de monteuse, en lien avec le travail de Gaël Turine et celui de la formidable équipe qui nous accueille. »*

De ces traces individuelles naîtra un récit collectif. Et du travail multiple de Caroline Lamarche, poèmes, narration, montage choral, émergera, malgré elle, une mémoire pour notre temps.

1. « Le deuil au temps du coronavirus : entretien avec Vinciane Despret », www.axellemag.be, juin 2020.

Ching, UNE VIE MASQUÉE

Le Covid a frappé de plein fouet les personnes vivant du travail informel. Et parmi elles, beaucoup sont sans papiers. C'est le cas de Ching. Portrait fragmenté autour d'un fil rouge, le masque, objet-symbole de cette pandémie qui a fait couler beaucoup d'encre. Et de sueur féminine.

MANON LEGRAND

Mi-avril. Le premier mois prévu du confinement joue les prolongations. J'ai rendez-vous avec Annabelle à Bruxelles, au théâtre de la Balsamine. Annabelle, je l'ai d'abord entendue en mars, à l'occasion d'un article. Elle m'avait appelée pour partager avec moi son indignation de voir que le gouvernement faisait appel à la « bonne volonté » et au « grand cœur » des femmes pour coudre des masques. Gratuitement.

Une grosse semaine après ce coup de téléphone et des dizaines de témoignages dans la poche, paraissait sur le site web d'*axelle* l'article « Lutte contre le coronavirus : si les femmes s'arrêtent, les masques tombent »[1]. Des femmes y confient leur envie de solidarité, leurs trucs et astuces pour se procurer du matériel, leur fatigue aussi, le manque de reconnaissance. Annabelle y témoigne : *« On semble oublier que les couturières, comme les soignantes, les caissières ou les éboueurs, sont des fonctions essentielles durant cette crise. Elles sont en train de se donner corps et âme pour produire un des outils essentiels au recul de la pandémie.* […] *L'État aurait pu choisir de les faire travailler et de les soutenir, ne fût-ce que pour honorer leur travail, qui n'est pas accessoire mais nécessaire. »* Elle invite les couturières à compter leurs heures, pour ne pas oublier tout ce « travail gratuit » une fois la crise passée, et demander des comptes à l'État.

Annabelle, costumière en colère, a ensuite lancé avec quelques autres couturières professionnelles et costumières le collectif Les masques de Bruxelles, dont l'atelier éphémère s'est installé au théâtre de la Balsamine, pour fabriquer et vendre des masques. Pour coudre ensemble, pour se soutenir, aussi. C'est en allant apporter des jeans à Annabelle – matière à partir de laquelle le collectif réalise ses masques – que je croise pour la première fois la route de Ching.

Ching vient chercher du tissu et ramener les masques qu'elle a déjà cousus. 80 en deux jours. Une cadence qui laisse l'équipe stupéfaite. Apparition furtive et mystérieuse. Ching repart aussi vite qu'elle est arrivée, des mètres de jean sous le bras. Et moi, un joli masque sur le nez. Et beaucoup de questions dans la tête.

Ching fait partie de la Ligue des travailleuses domestiques, lancée par la CSC. C'est avec plusieurs femmes de ce groupe que nous avons écrit l'an dernier l'article « Vous allez nous voir »[2]. Un manifeste pour exiger des droits. Une régularisation. Une visibilité dans la société. Comme la plupart des femmes et hommes sans titre de séjour, Ching a perdu son boulot dans la foulée du Covid. Elle nettoyait des appartements Airbnb. *« Le confinement, c'est pas facile. Tu n'as plus de revenu, tu n'oses plus sortir »,* résume-t-elle pour parler de sa vie sous Covid. Les paroles de Ching n'empruntent pas les chemins de traverse. Elle va droit au but. Alors elle a décidé de mettre ses talents de couturière au profit des personnes à protéger. Via l'appel de la Région bruxelloise d'abord[3]. En mars, elle coud les 200 masques à partir des tissus prédécoupés et livrés, en deux jours, contre les sept préconisés. Gratuitement. Et n'a pas cessé de coudre depuis.

28 mai. Je suis invitée par Bruxelles Laïque à parler du travail gratuit des femmes sans papiers lors d'un débat « Santé et sécurité des femmes sans papiers confinées »[4]. J'appelle Rosa à Liège pour préparer mon intervention, elle est coordinatrice du projet Atemos - Les masques solidaires. Elle m'explique que les femmes sans papiers ont décidé de coudre des masques *« pour soutenir la population grâce à leur savoir-faire », « pour afficher leur solidarité, leur bien le plus précieux ». « Ce qui compte n'est pas le masque, mais l'emballage »*, me dit-elle aussi. C'est le message qu'on délivre. Avec un objectif : sortir ces femmes de l'ombre et régulariser les sans-papiers. Candice, formatrice FLE (français langue étrangère), qui participe au débat, explique les multiples difficultés des femmes sans papiers : peur de sortir, plus moyen de payer en cash, peur d'être expulsées de leur logement, violences des conjoints, etc. Ensemble, les femmes ont aussi créé un groupe de couture. Il a permis aux femmes de *« se connecter à leur pouvoir et leur savoir »,* explique Candice.

16 juin. Église du Béguinage, journée internationale des travailleurs et travailleuses domestiques. Une machine à coudre trône au milieu de l'autel. Autour d'elle, Flor et Ching prennent la parole pour inaugurer l'exposition photographique « Vos toilettes propres, nos propres papiers ! » Ching parle de l'atelier de fabrication de masques lancé par les femmes de la Ligue des travailleuses domestiques pour alimenter une caisse de solidarité destinée à soutenir la campagne pour la régularisation des travailleurs/euses sans papiers. Pour leur donner un petit coup de pouce également, durant ces longs mois de galère. *« C'est le moment pour nous d'aider les autres. C'est le moment pour vous de nous aider dans la lutte pour notre régularisation »,* lance-t-elle fièrement, avant de retourner au stand de vente.

> *« C'est le moment pour nous d'aider les autres. C'est le moment pour vous de nous aider dans la lutte pour notre régularisation. »*

20 juin. Manifestation pour la régularisation des sans-papiers. La peur du virus et la crainte d'être contrôlé·es n'ont pas eu raison de leur présence en nombre sur la place du Luxembourg. Ching a de la fièvre, elle ne vient pas. Ses sœurs de lutte sont nombreuses pour porter sa voix et scander *« La régularisation, maintenant, une urgence sanitaire et sociale ! »* Les femmes souffrent. Les femmes cousent. Les femmes luttent.

26 septembre. La grande salle du cinéma Vendôme est à moitié pleine, un siège sur deux. La vie culturelle a repris timidement, et dans le respect de la distanciation physique. Le public a répondu présent pour l'avant-première du film *Nous, les domestiques modernes. En chemin vers la liberté,* un autoportrait collectif réalisé par des femmes de la Ligue avec le collectif ZinTV, le fruit d'un an d'ateliers. Après le film, les protagonistes – qui sont aussi les coréalisatrices du film – avancent, magistrales, fières, sous les projecteurs, pour répondre aux questions du public. Elles portent toutes un masque. Ce ne sont pas les masques du Covid, ce ne sont pas les masques de protection. Mais les masques blancs. Ceux qu'on a souvent vus lors de manifestations pour la régularisation, accompagnant le slogan « Donnons un visage aux sans-papiers ». Elles les ont fabriqués elles-mêmes, comme le montre une scène dans le film. On les voit appliquer de fines bandes de bandage enduites de plâtre sur le visage. C'était bien avant le Covid, quand se toucher était encore autorisé. *« Ces masques montrent que nous sommes cachées. C'est les masques qui cachent nos malheurs, nos problèmes, nos préoccupations. On aimerait bien les enlever »,* commentent-elles.

Mi-octobre. Je croise Ching à la projection du film *Overseas.* Ce documentaire de la réalisatrice franco-coréenne installée à Bruxelles Sung-A Yoon nous fait découvrir les programmes de formation mis en place aux Philippines à destination des femmes qui vont devenir aides-ménagères et « nounous » dans plusieurs pays du monde.[5] À peine étais-je sortie de la salle que Ching s'était déjà volatilisée. Je l'appelle dans les jours qui suivent pour savoir ce qu'elle a pensé du film, s'il faisait écho à son histoire. Et elle se met à me raconter ses années en Pologne : cueillette de champignons, de tomates. Un salaire de misère. Des années harassantes. Des chariots trop grands, *« pensés pour la main-d'œuvre ukrainienne, pas philippine, on est beaucoup plus petits ».* Ching n'a toujours pas retrouvé de travail. Mais continue de coudre des masques. *« Que faire d'autre ? Quand tu couds, tu ne penses pas, ça relaxe. »*

14 novembre. J'ai rendez-vous avec Ching à l'atelier de fabrication de masques. Laetitia, photographe, m'accompagne. Ces six derniers mois, nous avons marché ensemble sur les traces de Ching qui, sans le savoir, nous a fait rencontrer d'autres femmes, aux parcours différents, aux galères similaires. Les femmes arrivent au compte-gouttes. Ching débarque une heure en retard, le pas ferme, casquette vissée sur la tête. Elle se dit fatiguée, mais le cache bien. Chacune prend sa place, l'une prépare du café, l'autre est à la découpe des tissus, une autre compte la monnaie sous l'œil attentif de « Mama », comme Ching l'appelle, l'aînée de la bande, qui veille comme une grand-mère et assure la dernière opération : la mise sous pochette du masque, accompagné du petit mot d'explication du projet. Atelier de couture. Fabrique de liens. Ça parle espagnol, anglais, français. Ching alterne entre le tagalog avec sa voisine, philippine elle aussi, et l'anglais. Elle enchaîne les masques à la vitesse de l'éclair. *« Mets le chrono, je suis à moins de 5 minutes par masque »,* me lance-t-elle. Verdict : 3 minutes 27 secondes.
Ching cesse le travail pour un portrait. Le visage d'un récit fragmenté, d'une existence incertaine. Que l'appareil photo fixe. Le temps d'une pause, d'un flash. Et déjà Ching disparaît à nouveau derrière sa machine à coudre.

1. En ligne sur www.axellemag.be
2. *axelle* n° 225-226, janvier-février 2020.
3. Relire à ce sujet « Confection de masques : Soizic Dubot, de Vie Féminine, dénonce une "machine qui s'emballe" sur le dos des femmes », www.axellemag.be, mai 2020.
4. À revoir sur www.youtube.com/watch?v=HxJ4ydoigSw.
5. Lire « *Overseas,* dans la fabrique de la domesticité », www.axellemag.be, octobre 2020.

Élise Lormelus, SAISIR LA VIE À PLEINES MAINS

Élise Lormelus, 35 ans, est mariée et mère de cinq enfants âgé·es de 6 à 13 ans. Massothérapeute, elle est malvoyante. Le toucher est l'un de ses moyens de communication, mais aussi une vocation. Comment toucher des corps confinés ?

Fanny Declercq

« Je ne vois plus ma famille. C'est très difficile, l'isolement social et physique. Moi, j'ai besoin de toucher les gens pour gérer l'espace, la distance à laquelle je suis par rapport à la personne, sa taille. Quand on se serre la main, il y a pas mal de messages qui passent par là. Je mets souvent une main à l'épaule, enfin, quand on pouvait encore ! »

Pendant le confinement, privée de cette réalité tactile en raison des mesures sanitaires, Élise Lormelus a perdu aussi son lieu à elle, partagé à temps plein, avec son mari et ses cinq enfants. *« La maison, c'est mon espace, que j'investis beaucoup et dont j'ai pris l'habitude de jouir toute seule pour l'appréhender, le gérer. Mais une fois que tout le monde est là, on se déplace, on change des objets de place. Le bruit des enfants, leur présence, l'attention permanente, l'écoute, la gestion de leurs émotions et des miennes me fatiguent énormément. C'est non-stop. Avant j'avais la journée pour moi, pour m'organiser comme je le ressentais »*, confie-t-elle à la fin du premier confinement.

Cocon

Confiné, son espace-temps est devenu fragmenté et envahi. Bien que les liens peau à peau avec sa famille soient encore plus présents, ne plus toucher autrui lui manque. *« Mon travail est une manière de m'évader, de faire des rencontres. Ne pas avoir ça, c'était dur. Masser me vide la tête, je tire une satisfaction de prendre soin des autres. Le besoin de toucher et d'être touché·e, c'est primordial. »*

Lorsqu'elle était enceinte de son premier enfant, Élise a commencé sa formation de massothérapeute, un métier *« sécurisant que je peux faire quoi qu'il arrive, avec ma vue qui peut évoluer. »* Installer son centre de bien-être chez elle, c'était aussi un choix sécurisant. Elle se spécialise dans le massage de femmes enceintes, l'accompagnement à la naissance et l'haptonomie – une méthode de communication par le toucher entre les parents et l'enfant à naître. Son cocon intimiste, elle a pu l'ouvrir une fois que les enfants sont tous·tes allé·es à l'école et lorsque la famille a déménagé dans une ancienne école, dans la région de Charleroi.

Élise veut avoir son autonomie à la maison, parce que *« les déplacements en extérieur sont source de stress »*. À la maison, il lui a pourtant fallu apprendre *« les choses de la vie comme garder un bébé, la cuisine, le ménage, ou le repassage. J'ai dû me débrouiller seule. »* Aujourd'hui, elle voudrait aider les autres personnes malvoyantes et transmettre ses acquis, passer la main.

Des gestes barrières

Pendant toute sa scolarité, Élise a été encadrée par Eqla, une association qui agit au quotidien avec et pour les personnes aveugles et malvoyantes en offrant une aide et un soutien scolaires pour adapter les cours et sensibiliser les professeur·es et autres élèves. *« Mais déjà, quand j'étais enfant, les trajets pour aller à l'école étaient épuisants. Même avec la canne, on peut tomber dans des travaux, se cogner à des objets. Maintenant, je me contente d'être conduite pour économiser mes forces, ou je sors accompagnée. Mais plus toute seule, je ne voudrais plus. Quand on sortait avec la poussette, je m'y accrochais. »*

Depuis la crise du coronavirus, Élise sort encore moins, et uniquement avec son mari et ses enfants. *« Pour les courses, les personnes en situation de handicap ont le droit d'être accompagnées, mais ça me saoule, le protocole sanitaire, les circuits à suivre, l'ambiance… Et, en situation de handicap, c'est encore plus stressant. »*

Alors que la plupart des personnes confinées se rabattent sur les achats en ligne et les apéros virtuels, la pandémie a un impact différencié sur les personnes en situation de handicap. *« Moi, je ne peux pas faire de commandes en ligne : je dois toucher, essayer. Et il y a une difficulté émotionnelle de ne pas voir nos amis et notre famille, et forcément, les vidéos conférences, ça ne me dit rien, je ne vois pas les gens ! Il faut que j'aille chez eux ou eux chez moi, que je mette la main sur les épaules, sans ça, c'est compliqué. On est encore plus isolés. »*

L'obligation du port du masque a également entraîné des difficultés pour certaines personnes en situation de handicap, explique Élise. *« On doit parler à travers un masque, les gens ne voient pas mon sourire. Moi déjà, je ne vois pas leurs expressions du visage, mais maintenant, eux ne voient plus les miennes en plus ! C'est d'autant plus compliqué. »*

> *« Moi, j'ai besoin de toucher les gens pour gérer l'espace, la distance à laquelle je suis par rapport à la personne, sa taille. »*

Oublié·es du Covid

Aucun aménagement n'a été prévu pour les personnes en situation de handicap, aucun mot à leur égard n'a été prononcé lors des nombreuses conférences de presse faisant suite à un Conseil national de sécurité ou un Comité de concertation. Élise déplore cet abandon de la part du monde politique. *« On ne parle pas de personnes avec un handicap qui sont encore plus isolées. D'accord, on était dans une situation d'urgence en mars, mais les personnes en situation de handicap auraient pu avoir une autorisation spéciale pour voir des gens et communiquer autrement. Les distances, les appels vidéo, on n'y arrive pas, avec en plus un climat de peur… Il y aurait pu avoir une dérogation pour ces cas-là. »*

Unia, le centre interfédéral de lutte contre la discrimination qui défend l'égalité des chances, a mené une enquête auprès de 865 personnes, dont 502 personnes en situation de handicap (64 % des femmes parmi les répondant·es) et 363 membres de leur famille, sur l'impact de la crise sanitaire sur les personnes handicapées et leurs proches.[1] Comme Élise, les répondant·es y confient ne pas avoir été pris·es en compte ni entendu·es dans les décisions liées à la crise sanitaire. En témoignent les difficultés suivantes, exacerbées par le confinement et les mesures sanitaires : la stigmatisation, le report des soins médicaux et paramédicaux à la maison et dans les hôpitaux, la crainte de l'hospitalisation et du « triage » aux soins intensifs… Mais aussi un manque d'informations accessibles à tous les types de handicap et ciblées (par exemple des interventions sous-titrées et en langue des signes, des explications téléchargeables…), que ce soit au sujet des mesures sanitaires, des étapes du déconfinement ou de l'impact du coronavirus sur le handicap ; l'obligation de choisir entre rester dans leur institution de résidence ou rentrer dans leur famille durant le confinement lorsqu'il n'était plus possible de passer d'un lieu de vie à l'autre, et enfin les restrictions sévères au sein des institutions, sont aussi dénoncées dans le rapport d'Unia.

« La fragilité s'est installée »

En novembre, nous sommes entraîné·es par la seconde vague. *« Le premier confinement a créé une cassure. Ça nous a brisés, on n'a pas pu se reconstruire normalement, et maintenant c'est rebelote, alors qu'on n'est toujours pas remis du premier. »*

Le confinement 2.0 laissera les écoles ouvertes mais les vacances de Toussaint sont prolongées. Et avec les souvenirs du printemps encore vifs, Élise *est « terriblement angoissée »* avant l'annonce. *« Je suis moins patiente qu'avant. Ici, je n'ai qu'une seule semaine de confinement avec eux et j'angoisse déjà, alors qu'avant je les gardais des étés entiers à la maison. La fragilité s'est installée. »* Un second confinement qui entraîne à nouveau la fermeture du centre d'Élise, qui ne comprend pas pourquoi elle doit fermer alors qu'elle respecte toutes les règles sanitaires. Cette année, Élise et son mari ont célébré leurs 14 ans de mariage. *« Ce sont les noces de plomb. Franchement, c'est vraiment ça, une année de plomb ! »* 2021 devrait être plus lumineuse, ce sont les noces de cristal.

1. « COVID et droits humains : impact sur les personnes handicapées et leurs proches », Unia, juillet 2020.

Johanna Romero Arias : DANS LA TERRE, LA VIE SE MASSE

Johanna Romero Arias, docteure en sciences, est spécialiste des termites. Des tropiques aux microscopes belges, elle examine, classe, trie l'infiniment petit, suscite la curiosité et veut remettre les écosystèmes au centre de nos regards humains.

Sabine Panet

D'immenses prairies sèches de Namibie, en Afrique australe, sont piquetées d'étranges cercles dénués de végétation. Comme si, avec une régularité troublante, le tapis protecteur du sol avait été découpé à l'emporte-pièce. En observant sur internet des photographies aériennes de la vallée de Marienfluss, on comprend pourquoi ces motifs fascinent les scientifiques. Leur surface, qui semble stérile, est bordée d'un cercle d'herbes hautes, couronne frémissant au vent, chatouillant notre curiosité. Ces énigmes namibiennes, mais aussi angolaises, sud-africaines et australiennes, sont appelées « cercles de fées ». Écho fugace aux « ronds de sorcières » de nos latitudes, semés comme des petits cailloux par des colonies de champignons. Quelle est l'origine des cercles de fées ? Empreintes de doigts divins ? Vestiges de danses féériques ? Fonds de tartes extraterrestres ? Pourquoi vouloir savoir ?

La thèse, ça, c'est fait

Retour en Belgique. Nous sommes le 2 octobre 2020. Johanna Romero Arias, étudiante à l'ULB, soutient publiquement sa thèse. Elle a consacré cinq années à l'étude du tube digestif des termites mangeurs de sol appartenant à la sous-famille tropicale *Apicotermitinae.* Pour l'occasion, peut-être aussi pour réchauffer les cœurs attristés par la virtualité d'une soutenance en temps de Covid, son promoteur, Yves Roisin, apparaît à l'écran devant un fond herbeux planté de termitières géantes. Johanna, en une heure et une poignée de slides, résume ses recherches. Quelques questions des membres du jury, des photos-souvenirs, l'émotion lorsque Johanna remercie sa famille. À 17h59, elle est thésarde ; à 18h, elle est docteure en sciences.

Équatorienne, Johanna Romero Arias a poussé dans un milieu modeste près de la frontière péruvienne, zone agricole de culture de bananes. Petite, elle passe des heures dans le jardin de sa grand-mère à observer les insectes au lieu d'effectuer sa corvée d'arrosage. Son père travaille le bois ; elle l'accompagne parfois en forêt et il lui enseigne – bien qu'elle soit une fille, ce qui est regrettable – les essences, les coupes, la filière. À douze ans, alors qu'elle fait ses devoirs scotchée devant *Discovery Channel,* Johanna reçoit de l'une de ses tantes un abonnement à un magazine scientifique. *« Elle sentait que cela m'intéressait »,* raconte Johanna peu avant sa soutenance.

De généticienne – son projet au départ –, Johanna en vient à étudier la biologie à l'Universidad del Azuay à Cuenca. Elle reçoit alors une bourse du gouvernement équatorien pour venir réaliser son master en Belgique et étudier les fourmis. Diplôme en poche, elle répond à un appel à projets et enchaîne sur une thèse : toujours les insectes sociaux, mais des fourmis elle passe aux termites. Des prédatrices aux proies. Dans un monde scientifique masculin, dans une société qui discrimine les femmes, les Latinos, les extra-Européen·nes, à ce carrefour-là, Johanna creuse son nid.

Entre 2016 et 2017, pour ses recherches, elle sonde les sols de Guyane, de Côte d'Ivoire et du Cameroun, capture ses précieux objets d'étude, se fascine pour leur tube digestif qu'elle examine les années suivantes, ce minuscule miracle aux grands effets écosystémiques. Qui pourrait bien jouer un rôle dans les mystérieux cercles de fées.

Termites power

La plupart des gens, surtout en Belgique, ne connaissent que les termites qui mangent du bois, et les craignent, légitimement,

pour les dégâts qu'ils causent, regrette Johanna – nous faisons alors connaissance, début août, aplaties par la chaleur sur une pelouse du bois de la Cambre, des fourmis courent sur nos orteils. Johanna a mis à profit le confinement printanier pour travailler d'arrache-pied.
Pourtant, les termites sont un large conglomérat d'insectes. Les siens se nourrissent d'humus, plus précisément de sol minéralisé. Originaires d'Afrique ou d'Asie, les termites se seraient dispersés lors de la séparation de la Pangée, supercontinent qui regroupait quasiment toutes les terres émergées, recouvert de forêts tropicales luxuriantes, qui a commencé à se fracturer il y a 200 millions d'années. D'autres hypothèses avancent que les termites auraient plutôt utilisé le tronc d'arbre comme charter pour balader leurs antennes d'un continent à l'autre. Termites par-ci – il y a 44 millions d'années pour les *Apicotermitinae* –, termites par-là, bref, nous voilà avec des espèces répandues et foisonnantes, success story écologique. Johanna a appris des techniques moléculaires d'analyse d'ADN au Japon et a évalué le passage de sa sous-famille d'Afrique vers l'Amérique latine de -33 à -25 millions d'années. *« C'est quand même super compliqué à dater. »*
Les termites du sol sont ce que Johanna appelle des *« ingénieurs d'écosystème »*. Ils mangent de la terre contenant de la matière organique pauvre, aux molécules tassées les unes contre les autres ; les bactéries contenues dans le tube digestif des termites parviennent à décoller ces particules. En fin de cycle de digestion (concrètement, ça se passe dans le sphincter, mais on peut aussi l'appeler « valvule entérique »), les termites enrichissent le sol et ainsi, jouent un rôle crucial dans le cycle de l'azote, l'élément chimique le plus important du métabolisme végétal. Sur les monticules abandonnés que les termites colonisent, les plantes repoussent.
En 2013, un botaniste hambourgeois, Norbert Jürgens, attribue la formation des cercles de fées namibiens aux termites d'une famille vivant dans le sable, les *Psammotermes Allocerus,* qu'il a retrouvés dans tous les cercles analysés. Selon lui, ces termites consomment les racines des plantes situées dans les cercles, ce qui explique l'absence de végétation. Dans les disques ras, l'eau de pluie s'accumule, puisqu'elle n'est pas transpirée par l'évaporation des plantes : une aubaine pour les insectes et pour les plantes de la couronne autour du cercle. Les termites sont-ils les fées ? Un hic : dans les pois australiens, aucun termite n'a été retrouvé.

Curiosité

« La science a besoin d'une vision globale, mais aussi de curiosité », dit Johanna, l'œil pétillant. Devenir curieux, curieuse, accorder ensuite de l'importance à ce qui était invisible à nos yeux, à ce qu'on voyait sans le regarder. Aux valeurs cachées. Comme par exemple… le tube digestif des termites. Même si franchement, si vous regardez un termite à la loupe, vous ne verrez pas son tube digestif, d'autant plus que vous aurez les doigts pleins de la fiente collante qui constitue son principal mécanisme de défense. Et donc ce tube digestif, que vous observerez proprement au microscope, est constitué de motifs follement délicats, différents pour chaque groupe de termites, ce qui permet de les identifier. La microscopie confocale en a révélé les formes spectaculaires, psychédéliques ; Johanna a obtenu en 2019 un prix Nikon de microphotographie pour l'un de ses clichés.

« Pour moi, les humains ne sont pas au centre. Nous, nous examinons, nous sommes une espèce curieuse. Il faut donner le centre aux écosystèmes. »

En septembre, juste avant la soutenance de thèse de Johanna, une équipe de scientifiques a percé le mystère australien… qui ne doit rien aux termites. Une équipe de scientifiques très motivée, annonce le site Futura Sciences (23 septembre), a utilisé analyses du sol, drones, données météorologiques et statistiques spatiales pour montrer que ces cercles résultent d'interactions entre des graminées et leur environnement : dans un contexte aride, les plantes et le sol retiennent ainsi l'eau des pluies.

De la marge au centre

Avec les fourmis, les termites représentent deux tiers de la biomasse des tropiques. Sur la planète, au moment où vous lisez ces lignes, 10 milliards de milliards d'insectes butinent, rampent, creusent, plongent, retournent le sol, enfouissent les excréments, luttent contre les parasites. Les insectes constituent environ 80 % de toutes les espèces animales. Sans eux, la plupart des plantes à fleurs s'éteindraient. Mais ces 10 milliards de milliards de précieux auxiliaires de la vie sur terre disparaissent désormais de façon accélérée. En Allemagne, dans 63 zones protégées, la biomasse des insectes s'est effondrée de 76 % entre 1989 et 2016.[1]
Il est enfin de plus en plus clair que le déclin de la biodiversité et l'agriculture intensive accélèrent l'émergence de maladies parasitaires ou infectieuses, comme les coronavirus, qui se transmettent entre différentes espèces animales jusqu'aux humain·es, des « zoonoses ». Selon Johanna, *« on a mal envisagé qui est au centre et qui est à la marge. Pour moi, les humains ne sont pas au centre. Nous, nous examinons, nous sommes une espèce curieuse. Il faut donner le centre aux écosystèmes. »*

1. *National Geographic,* mai 2020.

Femmes du monde face au Covid-19 : «La vie est une ressource essentielle»

Aurélie Leroy

D.R.

Chercheuse depuis 15 ans au Centre tricontinental, Aurélie Leroy s'attache particulièrement à suivre les mobilisations des femmes et la situation socioéconomique et politique de l'Asie du Sud. Quelle est sa lecture de la crise sanitaire en termes d'inégalités de genre au niveau global ?

PROPOS RECUEILLIS PAR SARAH BENICHOU

Pour Aurélie Leroy, historienne et chargée d'étude au Centre tricontinental (ou « CETRI », une ONG basée à Louvain-la-Neuve), la crise est révélatrice des contradictions du système capitaliste néo-libéral. Elle rend visibles la place-clé occupée par les femmes dans le système économique et, en même temps, la fonctionnalité de la domination patriarcale et des violences de genre dans ce système. Sur la ligne de front contre la pandémie, et pleines d'un capital de savoirs, d'expériences et de ressources propres, les femmes pourraient toutefois en sortir plus fortes : plus déterminées que jamais à faire société… sans détruire la vie.

En juin 2020, vous parliez des femmes dans la crise sanitaire comme les « premières de corvée »[1]. Pourquoi ?

« Selon l'OMS[2], les femmes constituent 70 % de la main-d'œuvre mondiale, rémunérée ou non, dans les domaines sociaux et de la santé. C'est ce que Tithi Bhattacharya *[historienne et féministe américaine, ndlr]* appelle le travail du "life-making"[3], c'est-à-dire de la "réalisation de la vie". Dans les pays du Nord, on a désinvesti depuis longtemps ces secteurs qui bénéficient à la vie : santé, éducation, soin, alimentation, services sociaux, etc. Dans les pays du Sud, c'est encore pire. Avec les plans d'ajustement structurels qui s'enchaînent depuis des décennies *[voir ci-contre]*, ces services sont parfois totalement inexistants, ou réservés à une élite économique très restreinte. La crise sanitaire est arrivée dans ce contexte déjà dégradé. Les rôles traditionnels de genre ont été mobilisés pour pallier le défaut de services publics afin de préserver l'essentiel : la vie. Ce sont donc les femmes qui ont fourni ce travail, rémunéré parfois, mais très souvent de manière gratuite. »

La répartition de la charge de travail s'est-elle uniquement faite en fonction du genre ?

« Les impacts sociaux et économiques de la crise sanitaire sont différents en fonction du genre : ils sont "sexospécifiques". C'est pour cela que le genre est pertinent pour analyser ce moment. Mais, bien sûr, le genre ne suffit pas pour saisir la crise dans toutes ses dimensions.

Il faut aussi considérer les rapports de domination économique et politique entre les pays du Nord et du Sud, les inégalités raciales, les disparités économiques au sein des États ou encore les fragilités

environnementales, évidemment. On le voit très bien dans les pays du Nord, où les tâches qualifiées d'essentielles pendant le confinement – aides-soignantes, aides à la personne, infirmières, ambulanciers, caissières, éboueurs, etc. – sont assurées d'abord par des personnes racisées. Mais, parmi celles-ci, les femmes sont encore majoritaires.
Les rapports de classe pèsent également. Par exemple, en mars, la classe moyenne indienne a congédié les nounous parce qu'elles étaient vues, du fait des préjugés de caste et de classe, comme des vecteurs de contamination… Ainsi, les femmes de la classe moyenne, qui s'étaient émancipées il y a quelques années à travers la délégation de leur travail domestique à d'autres femmes, se sont retrouvées à gérer à nouveau ces tâches. »

Ces différences de conditions sociales entre femmes, voire leurs intérêts contradictoires parfois, ne devraient-elles pas nous obliger à relativiser l'usage du concept de « genre » pour analyser la crise actuelle ?

« Des disparités très fortes existent entre les femmes. Certaines ont du pouvoir ou disposent de privilèges comparativement à d'autres. Il faut toujours considérer les situations avec un regard "intersectionnel", qui permet de saisir que les rapports de classe et de race *[au sens de "race sociale" et non "biologique", ndlr],* notamment, sont incontournables pour saisir une situation. Toutes les femmes du monde ne vivent pas la crise de la même manière ni dans les mêmes conditions, mais toutes ont vu leur charge de travail domestique augmenter en même temps qu'elles ont vu leur autonomie économique ou leurs revenus baisser. Le genre ne fonctionne donc pas en vase clos, et se situe à l'intersection d'autres rapports de pouvoir. Ce qui conduit les femmes à ne pas être dominées de la même façon. L'enchevêtrement des inégalités et des oppressions exige donc des réponses et des stratégies de lutte qui ne soient pas hiérarchisées, mais imbriquées. Le genre est un outil critique pertinent pour comprendre cette crise avec une véritable force politique, mais à la condition de le politiser et de le complexifier. »

En quelques mots

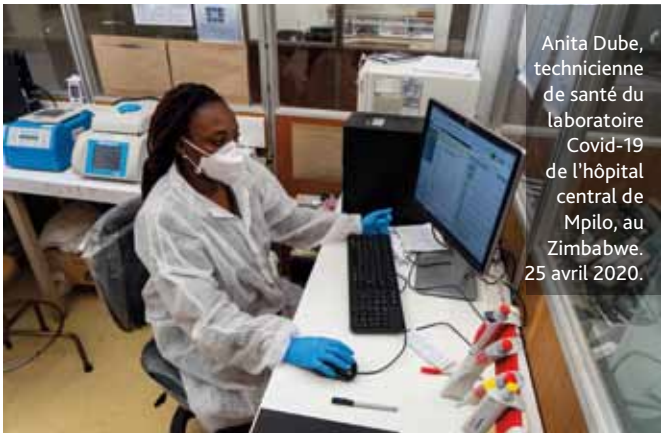
- Dans le monde, pendant la crise sanitaire du Covid-19, ce sont les femmes qui ont fourni la plus grande partie du travail nécessaire au maintien de la vie.
- Pourtant, dans leurs activités si essentielles, les femmes sont mal rémunérées, ou pas du tout.
- Selon la chercheuse Aurélie Leroy, cette situation, qui n'est pas nouvelle, montre l'urgence de rendre collectif le travail de soin.

Plans d'ajustement structurels ?

Les plans d'ajustement structurels sont un ensemble de dispositions économiques dictées par les Institutions financières internationales (IFI) comme le Fonds monétaire international (FMI), les banques de développement régionales ou la Banque mondiale (BM), en échange de prêts aux États ou d'un échelonnement de remboursement de leur dette – dont la légitimité est déjà fortement contestée – à des taux très élevés. Les IFI imposent des programmes de « réformes » économiques afin, selon elles, de réduire cette dette. Ces plans se traduisent par le démantèlement de la majorité des services publics qui, pour devenir rentables et répondre aux exigences des IFI, doivent entrer dans le domaine privé et se soumettre à la concurrence. Mis en place au début des années 1980, ces plans servent alors à distinguer les pays dits « du Sud » en opposition aux pays dits « du Nord » qui, eux, restaient maîtres de leurs agendas économiques et de leurs politiques publiques. Mais, depuis près de quarante ans, ces politiques d'austérité forcée ont généré diverses situations, c'est pourquoi il est plus approprié de parler des « Suds » plutôt que d'un seul « Sud ». D'autant que des plans d'ajustement structurels ont aussi été mis en place, récemment, dans certains pays dits du « Nord », comme la Grèce (voir *axelle* n° 202).

Les femmes ont-elles vécu d'autres conséquences spécifiques de la crise sanitaire ?

« Des gouvernements se sont parfois reposés sur l'ordre traditionnel des sexes ou ont exploité le genre dans le sens de leurs intérêts, créant plus encore d'inégalités et de violences dites de genre. Cela a même pu s'imposer comme une manière de gérer l'épidémie : à Bogota, en Colombie, et au Pérou, l'autorisation de sortir pendant le confinement était donnée aux hommes et aux femmes alternativement selon les jours de la semaine. Cela révèle à quel point certains tiennent bec et ongles à cette frontière ! Ainsi, la ségrégation sexuelle dans l'espace public s'est institutionnalisée, et l'existence d'un ordre sexuel supposé "naturel" a été réaffirmée par les autorités politiques.
Partout cette crise a été l'occasion de ramener chacun à ce rôle dit "naturel". Des politiques dirigées spécifiquement contre les femmes ont été mises en place, même si elles ne se sont pas présentées comme telles. C'est atroce d'en prendre conscience, mais cette pandémie le révèle encore une fois : dans le monde d'aujourd'hui, toutes les vies n'ont pas la même valeur et le sexe fait partie des critères qui les hiérarchisent.
Il y a aussi des conséquences indirectes des choix politiques en matière de santé. Des recherches antérieures sur plusieurs épidémies, comme le SRAS ou le virus Ebola, ont démontré les impacts



Anita Dube, technicienne de santé du laboratoire Covid-19 de l'hôpital central de Mpilo, au Zimbabwe. 25 avril 2020.

CC KB Mpofu / ILO

Asma Sultana, infirmière senior en charge de l'unité de soins intensifs pour patient·es atteint·es du Covid-19 de l'hôpital de la Fondation Sajida, à Dhaka, au Bangladesh. 21 mai 2020.

CC UN Women / Fahad Abdullah Kaizer

différents des réponses économiques et politiques sur les hommes et les femmes en temps de pandémie. Par exemple, au Sierra Leone, pendant l'épidémie d'Ebola, plus de femmes sont mortes en couches de suites infectieuses que d'Ebola. C'était le résultat de choix politiques : les restrictions d'accès aux soins sont faussement "neutres". Les femmes sont particulièrement touchées dès que le système de santé est saturé car leurs urgences sanitaires sont exclues des services dits essentiels. »

Y a-t-il d'autres choix politiques nés de la crise sanitaire et faussement « neutres » en termes de genre ?

« Les entraves à l'avortement ont été les plus médiatisées, mais, en réalité, c'est toute la sphère de la santé sexuelle et reproductive qui a été abîmée, encore une fois avec des réalités différentes en fonction du contexte local ou régional antérieur à la crise.

La crise a pu devenir le prétexte pour que les maigres moyens consacrés à la santé sexuelle soient abandonnés dans certains pays. Elle a été l'occasion de s'attaquer directement au droit à la santé sexuelle des femmes et de les réassigner à leur rôle de reproductrices en tentant de réduire leur accès – parfois déjà très restreint – à l'avortement, comme au Brésil ou en Pologne[4]. Cette précarité sanitaire des femmes n'est pas le fruit du hasard, c'est le résultat des plans d'ajustement structurels dans les pays du Sud, des réductions des dépenses de santé publique dans les pays du Nord, mais aussi de décisions politiques de circonstance, tout à fait conscientes, prises à l'encontre des femmes.

Je pense aussi au confinement. En plus d'être impossible à tenir pour tous les gens dont les revenus sont journaliers ou issus de l'économie informelle *[60 % de la population mondiale[5], dont une majorité de femmes dans de nombreux pays du Sud, mais aussi en France ou en Espagne, ndlr],* le confinement renvoyait les femmes dans l'espace familial, qui ne peut pas être idéalisé comme un refuge ou un lieu sûr. En effet, la famille peut aussi être un espace d'exercice du pouvoir, d'exploitation, de violences et de domination des hommes. Le détournement du travail des femmes au profit des hommes au sein de la famille a été montré par la sociologue Christine Delphy[6] depuis bien longtemps. Le repli dans la sphère familiale qu'est le confinement ne pouvait être qu'une mesure renforçant les inégalités économiques et les violences contre les femmes. »

Donc les femmes sont sacrifiées dans cette crise… alors qu'elles ont permis d'éviter une catastrophe plus grande ?

« Les femmes étaient déjà largement exploitées avant la crise. D'ordinaire, le travail fourni par les femmes est dévalorisé, voire même ignoré. Cela permet qu'il soit fourni gratuitement ou pour de très basses rémunérations dans des conditions de travail dégradées. Le sexisme, l'ordre politique hétérosexuel et les violences de genre ont donc une fonctionnalité très concrète pour le capitalisme néolibéral, qui naturalise le travail social de la reproduction *[maternité, soins aux enfants, aux personnes dépendantes, aux hommes, éducation, santé, etc., ndlr]* pourtant essentiel à la survie du système économique, pour le privatiser et l'invisibiliser.

Quand les budgets sociaux, de logement, de santé, d'éducation, d'accès à l'alimentation ou d'entretien de l'environnement sont sacrifiés, c'est sur la vie, et donc sur le dos des femmes, que le capitalisme néolibéral fait des économies pour augmenter ses profits. C'est le cas depuis des décennies partout dans le monde. Mais dans un moment de crise sanitaire comme aujourd'hui, la vie se révèle être une ressource essentielle, même pour le capitalisme : sans travailleurs ni travailleuses pour produire et reproduire, il n'y a plus aucun profit possible !

Cet épisode pandémique a donc sorti le travail reproductif de l'ombre et donné à voir sans équivoque le rôle socioéconomique fondamental que jouent les femmes : il ne peut y avoir d'économie qui tourne sans ce travail du "life-making". C'est pourquoi la crise a inversé – temporairement – le sens des priorités du capitalisme néolibéral et, en quelques semaines, tout le monde a compris quels étaient les métiers réellement utiles *[à la vie, ndlr]*. Cela a surpris tout le monde, c'est une rupture avec l'ordre normal des choses. Si cela s'est marqué à un niveau symbolique, dans les discours ou les applaudissements aux fenêtres, pour les femmes, c'est une expérience sans précédent de prise de conscience potentielle de leur force économique et politique. »

La crise sanitaire pourrait donc devenir un levier d'action politique pour les femmes ?

« Les décisions politiques prises pendant la crise créent les conditions d'une féminisation durable de la pauvreté dans le monde entier, d'une réduction de l'autonomie économique des femmes et d'une augmentation de leur exposition aux violences médicales, domestiques et sexuelles…

Nous avons vécu une parenthèse, et non une véritable rupture. Rien n'est automatique. La crise a montré que la vie, son entretien et sa préservation, c'étaient d'abord les femmes qui en avaient la charge. La crise a aussi révélé la contradiction entre deux enjeux fondamentaux pour le capitalisme néolibéral : la "production de vie" et le profit. La mise à nu de cette contradiction ne suffit pas pour changer l'ordre des choses, même en temps de crise. Elle peut même, au contraire, accentuer les violences pour maintenir l'ordre néolibéral en place. La mobilisation des femmes, travailleuses de la reproduction sociale, sera déterminante pour un autre avenir.

EN CHIFFRES

+ Depuis mars 2020, **142 États** (sur 197) ont utilisé, à un moment ou à un autre, le confinement général de la population comme outil contre la propagation du virus, alors que plus de **60 % de la population mondiale vit de l'économie informelle,** que 29 % n'a pas accès à des services d'alimentation domestique en eau potable et 55 % ne dispose pas de services d'assainissement des eaux (sources : UNICEF, OMS).
+ **18 % des femmes en couple ont vécu des violences physiques** ou sexuelles de la part de leur partenaire ces 12 derniers mois (source : ONU Femmes, femmes âgées de 15 à 49 ans).

LIMITES DES STATISTIQUES

Nombre d'États du « Sud » ne produisent pas de statistiques nationales et, encore moins, de statistiques où le genre entre en considération. Pour tenter de palier ce déficit, l'ONG CARE a publié un rapport le 18 septembre sur les conséquences du Covid-19 à partir de données collectées auprès de 6.000 femmes et 4.200 hommes dans 38 pays des Suds entre le mois de mars et d'août 2020 (*She told us so*, CARE Rapid Gender Analysis) :

+ 55% des femmes considèrent que l'impact le plus important du Covid-19 sur leur vie est la perte de leurs revenus ou de leur emploi. Elles sont 60 % de plus que les hommes à déclarer cela.
+ Les plus grands défis de la crise sanitaire identifiés par les femmes interviewées sont la **faim** (41 %), la **santé mentale** (27 %) et les **violences domestiques** (14 %).

TRAQUER LE GENRE

Un « Moniteur de suivi » des mesures politiques incluant le genre dans les plans de lutte contre le Covid-19 est apparu sur internet le 28 septembre 2020. Coordonné par le Programme des Nations Unies pour le Développement (PNUD), cet outil infographique interactif et dynamique recense les mesures nationales mises en place concernant la protection économique et sociale des femmes, prenant en compte le travail de soins non rémunéré, le marché du travail et les violences de genre.
https://data.undp.org/gendertracker

Dans ce sens, un élément me semble important à souligner, notamment pour des luttes politiques futures. La notion de vulnérabilité, traditionnellement associée aux femmes, a été "dégenrée". La vulnérabilité s'est appliquée à l'ensemble du vivant pendant cette crise : l'importance et la valeur du soin se sont imposées dans les esprits. Ce changement de représentation peut être un point d'appui pour nous obliger à regarder le monde différemment, à prendre conscience de sa fragilité et de son indispensabilité, et à ne plus ignorer les effets néfastes des choix politiques et de nos actions, sur les corps et sur la Terre, comme le disent les écoféministes. »

Comme les années précédentes, une grève internationale des femmes aura lieu le 8 mars à l'occasion de la Journée internationale des droits des femmes. Selon vous, quel est l'avenir de cette mobilisation ?

« L'histoire nous le dira ! Toujours est-il que la grève des femmes aurait une sacrée légitimité à se développer. La pandémie a révélé une crise très profonde, celle du travail reproductif. Elle nous montre l'urgence à collectiviser le travail de soin et à intégrer les problématiques de genre dans les politiques publiques. Les États devraient développer de véritables infrastructures du travail reproductif, afin que cette part essentielle du travail de l'humanité soit reconnue comme telle, rationalisée et rémunérée.
Les femmes ont du pain sur la planche, et elles prennent déjà leur part dans de très nombreuses mobilisations. Elles y jouent un rôle essentiel, proposant des stratégies novatrices et des modalités de luttes collectives intelligentes, comme on le voit en Biélorussie actuellement, comme elles l'ont montré en Inde ou au Chili, juste avant que le confinement ne vienne stopper les mobilisations… Les femmes sont au cœur des luttes, comme elles sont au cœur de l'économie mondiale. Leur rapport à la préservation de la vie peut être un moteur puissant. Avec cette crise, on entre probablement dans un nouveau moment politique, où les femmes prendront de plus en plus cette place politique, afin que nous parvenions à faire société autrement qu'en détruisant la vie. La boussole de la vulnérabilité sera peut-être un outil-clé dans cette bataille. »

1. « Le genre dans la crise du Covid », www.cetri.be, 23 juin 2020. L'expression « premières de corvée » est le titre d'un essai de Timothée de Rauglaudre, LGM Éditions 2019, chroniqué dans *axelle* n° 222.
2. « Gender equity in the health workforce : analysis of 104 countries », OMS, mars 2019.
3. Tithi Bhattacharya, « Le capitalisme privatise la vie et socialise la mort », www.contretemps.eu, 26 avril 2020.
4. Voir www.axellemag.be. Autre exemple récemment traité dans nos pages : la Roumanie, où l'avortement était déjà menacé, des femmes n'ont pas pu avorter ; d'autres ont dû avorter toutes seules, dans des conditions catastrophiques, et certaines en sont mortes (voir n° 234).
5. « Women and men in the informal economy : a statistical picture », Organisation Internationale du Travail 2018.
6. Christine Delphy, « Par où attaquer le "partage inégal" du "travail ménager" ? », *Nouvelles Questions Féministes,* 2003/3 (Vol. 22), p. 47-71. Disponible en ligne sur www.lmsi.net

G., employée en cuisine

© Gaël Turine

La pandémie à l'hôpital : collecte de traces, récolte vivace

L'ouvrage *Traces* donne à voir et à lire les expériences, transfigurées par des collaborations artistiques, de membres du personnel hospitalier bruxellois ayant traversé la première vague du Covid-19. En exclusivité, *axelle* en révèle des extraits.

SABINE PANET

C'est l'écrivaine Caroline Lamarche qui, lors de nos rencontres au fil de son portrait dans « Le Front du vivant » (p. 38), nous a lancées sur les traces de ce projet. *Traces,* c'est son nom, est un recueillement qui prend la forme d'un recueil, un chœur de témoignages, textes et photos. 200 membres du personnel des hôpitaux bruxellois du groupe Iris Sud y ont déposé leurs souvenirs, leurs bouleversements, y ont raconté ou donné à voir, avec délicatesse et sincérité, les morceaux d'elles-mêmes et d'eux-mêmes qui se sont détachés pendant la première vague du Covid-19. Comment dire ce qu'on a enduré lorsqu'on est à court de mots ? Comment s'en parler lorsque, en première ligne, on a ressenti peur et afflux d'émotions ? Comment le passer au monde, partager l'essence d'une expérience intime et collective ? Peut-on redonner du sens à cette traversée, à cette odyssée ? Et comment être un « nous » qui contient le personnel hospitalier harassé, éloigné de ses peines par l'urgence de se tenir au front, qui contient aussi les malades et leur solitude ? Englobe les familles qui n'ont pas pu embrasser leurs défunt·es une dernière fois ? Résonne dans une société sidérée, aujourd'hui épuisée par la deuxième vague, collectivement coupée de ses émotions ?

« Il y avait un cri »

Proposition collective de réparation, chemin vers la mise en récit d'une histoire à vif, *Traces* est une mémoire en cours, d'une extraordinaire qualité narrative et esthétique, parce que le projet est juste. À la manœuvre, au départ – et avec le soutien de leur direction dans cette période trouble où tous·tes naviguaient à vue –, la psychologue Déborah Cordier, la conseillère en prévention des aspects psychosociaux Chiara Moncada et la responsable communication Delphine Jarosinski, qui travaillent toutes trois pour les Hôpitaux Iris Sud – et qui ne se connaissaient pas avant *Traces. « À partir d'une parole de soignante,* se rappelle Déborah Cordier en se replongeant dans ses souvenirs du printemps, *je me suis dit qu'il y avait un cri. On parlait des espaces de recueillement, et le projet du livre, recueil symbolique, est venu. »* L'idée naît ainsi, sur le terrain de l'écoute, d'un recueil de mise en images des émotions de ces infirmier·ères, aides-soignant·es, médecins, agent·es d'entretien…, qui pensent n'avoir rien à dire et dont les psychologues mesurent les souffrances. Ce sera l'artiste photographe Gaël Turine, pour l'équipe une évidence, qui proposera un dispositif intime et sensible, au résultat pictural à couper le souffle. Devant les images, bouleversantes, la poitrine se serre, on pense à Sofonisba Anguissola, à Artemisia Gentileschi, peintres baroques, à Vermeer, à Rembrandt, avec comme modèles nos soignant·es. De l'ombre à la lumière.

Très vite au début du projet a aussi germé l'idée d'associer Caroline Lamarche, tisseuse de mots, dont le rôle sera d'agencer les témoignages sans les transformer, le travail d'une orfèvre à l'*« écoute d'écrivain »,* décrit Déborah Cordier. Boîte aux lettres, Caroline Lamarche a reçu des phrases, des récits, écrits ou confiés à un enregistreur, signés ou anonymes, afin que tous·tes puissent se sentir libres de participer, y compris celles et ceux qu'on écoute moins souvent, *« minuscules et indispensables »,* précise Déborah Cordier. *« Les témoignages se répondent,* s'émerveille Delphine Jarosinski, *on en voit la dimension systémique ».* Chorale. *Traces* est aussi une reconnaissance de ce qu'ont traversé les soignant·es et les membres du personnel. Reconnaître au sens de faire connaître, mais aussi remercier. *« Aujourd'hui,* déplore Chiara Moncada fin novembre, *je sens moins de solidarité de la part de l'extérieur que lors de la première vague, moins d'élan autour de l'hôpital et même parfois de l'agressivité. » « On n'a pas soigné les blessures de la première vague, on n'en a pas tiré les leçons, et on se prend la deuxième vague, avec plus de demandes du fédéral de dédier des lits au Covid, ce qui crée des tensions »,* souligne Delphine Jarosinski. Le recueil tendra aux membres du personnel, et au monde, un miroir du courage déployé dans l'enceinte de l'hôpital. Du désarroi et de la force. L'empreinte de cette générosité. La trace, c'est un souvenir ; c'est aussi un chemin qu'on se fraye, un pas vers notre humanité.

Traces, avec une préface de Pascal Chabot, sera distribué aux membres du personnel des Hôpitaux Iris Sud début 2021. Infos : www.his-izz.be

C., INFIRMIÈRE EN CHIRURGIE

« En novembre 2019, ma grand-mère s'est éteinte chez nous à cent ans, à la maison, au chaud, dans son lit, comme elle l'avait toujours demandé. Elle avait été infirmière pendant la guerre. Elle m'avait fait promettre que ma sœur et moi allions avoir chacune notre rôle. Ma sœur devait choisir sa tenue de funérailles. Et moi… collaborer avec le médecin. Et l'aider. Imaginez une infirmière de vingt-sept ans, face à sa famille tout autour du lit et à une grand-mère qui vous a élevée et qui s'en va. Vous me direz, cent ans, c'est beau. Quand on parvient au siècle, l'éternel vous paraît possible. Mais ce n'est pas le cas. Alors, avec le médecin à côté de moi, j'ai euthanasié ma grand-mère, de mes mains.

C., infirmière au quartier opératoire

Sa dernière toilette, même succincte, pour la rafraîchir a été faite par une infirmière en soins palliatifs dans la douceur et le respect le plus beau que j'ai pu rencontrer, moi qui en chirurgie n'ai parfois pas le temps de tendre un mouchoir à l'un de mes patients parce qu'il y a urgence ailleurs. Alors, après son décès, mes collègues, unies et désolées pour moi, m'évitaient au maximum les personnes âgées, me donnaient des patients plus jeunes, parce qu'elles savaient qu'à chaque papy ou mamy que j'allais toucher, j'allais souffrir, pleurer et, humainement, ne pas pouvoir assumer les soins. Et puis le COVID est arrivé. Il fallait du renfort la nuit. Je ne suis pas mariée, je n'ai pas d'enfants, alors j'ai fait les nuits. La nuit le contact est autre. L'agitation n'est pas la même. L'instant est figé. Le patient se confie beaucoup plus. Le rôle de l'infirmière de nuit c'est de recoller ce qui n'a pas été pendant la journée.

J'avais choisi la chirurgie pour une raison : si on opère, c'est qu'il y a l'espoir de vie. Et je me suis retrouvée à prodiguer des soins de fin de vie. Impossible de ne plus rencontrer ces personnes âgées, qui n'ont pas le droit aux visites. Nos visages, nos voix, leur sont tout à fait inconnus. Et nous serons les derniers. J'ai tenu la main de chacun de mes patients, pleuré, beaucoup. Je savais que je n'étais pas la dernière main qu'ils voulaient serrer, la dernière voix qu'ils voulaient entendre. Ils voulaient leur famille. Et par la force des choses, nous avons dû devenir la leur, juste pour le dernier voyage.

On devait rester le minimum de temps dans une chambre, avec un double masque, une visière. Même si on n'arrêtait pas – toutes les demi-heures, parfois tous les quarts d'heure on ouvrait la porte pour voir – ça ne sonnait pas beaucoup : ils n'avaient pas la force de sonner. Je ne suis pas quelqu'un de spécialement tactile, mais l'accumulation d'obstacles a fait que mon regard sur les patients a changé, ma manière de les toucher, de les regarder. Ils n'avaient personne. On était leur dernier visage, leur dernier regard, leur dernier toucher.

Parfois, mes patients n'avaient pas de statut, par statut j'entends la législation du statut, de "A" qui signifie que "aucune restriction thérapeutique", à "NTBR" qui veut dire "Ne Pas Réanimer". En passant par les statuts B et C, entre autres, plus complexes. Les statuts se posaient presque automatiquement, au fil du temps, en fonction de l'âge.

Pour la toilette mortuaire, on passait vite deux lingettes désinfectantes, recto verso, qu'on jetait ensuite dans un sac fermé, pour avoir le moins de contact possible, pour diminuer les risques. Cela déshumanisait la mort de manière violente. Hier soir cette dame, qui était là depuis cinq jours, riait encore avec moi…

J'aurais détesté qu'on passe une lingette désinfectante recto verso sur le corps de ma grand-mère défunte pour vite la mettre dans un sac et vite passer à un autre en lui souriant à son arrivée. C'est ce que j'ai eu comme ordre.

J'ai abrégé des râles de fin de vie que vous n'entendrez jamais, et je suis désolée si la main que j'ai tenté de serrer ne pouvait remplacer l'amour de la vôtre. »

Crise, care et démocratie : « La Covid de la base, le Covid du sommet »

Le manifeste magistral *La Société des vulnérables,* écrit par l'ex-ministre française des Droits des femmes Najat Vallaud-Belkacem et par la philosophe Sandra Laugier, ramasse les leçons de cette crise et démontre l'importance d'une politique basée sur l'éthique féministe du « care ». La Belge Anne-Emmanuelle Bourgaux, constitutionnaliste – spécialiste du droit lié à la Constitution –, l'a lu. Elle y retrouve ses préoccupations à propos des droits des femmes et de la démocratie comme processus de prise en compte de la parole de tous·tes. Parcours croisés.

Véronique Laurent (texte) et Aurélia Deschamps (illustration)

En tant qu'observatrice du fonctionnement collectif, étatique et politique de notre pays et professeure à l'Université de Mons, Anne-Emmanuelle Bourgaux, qui travaille aussi à l'accessibilité et à la compréhension du système fédéral belge par le plus grand nombre, a mis en route un atelier hebdomadaire horizontal. But : observer avec ses étudiant·es les conséquences de la pandémie sur le respect de la Constitution (qui organise les pouvoirs et la relation entre ces pouvoirs et les citoyen·nes) et de la démocratie. La lecture de l'essai, *La Société des vulnérables. Leçons féministes d'une crise,* hautement recommandée par *axelle* pour son analyse limpide et transversale intégrant les questions d'écologie et les rapports Sud-Nord, lui a permis de faire la jonction entre différents pans de ses recherches.

Le genre du Covid, plus que sémantique

La querelle sémantique autour du genre du mot « Covid » – lancée par l'Académie française qui en préconise l'usage au féminin –, Anne-Emmanuelle Bourgaux la trouve révélatrice de la profonde ambivalence de cette période, scindée entre pôles « féminin » et « masculin » peu reliés entre eux.

Pôle féminin et invisibilisé : « la » Covid touche davantage les femmes. D'abord, elles sont majoritaires en première ligne dans les professions, essentielles mais dévalorisées, du care : métiers de contact, services et soins, mais aussi de contact avec les gens et donc avec la maladie. La juriste appelle ces femmes les « poilues » de la pandémie, en référence au surnom donné aux soldats de 1914-1918 envoyés dans les tranchées. Ensuite, la crise est terrible pour tous·tes, mais la population féminine souffre encore davantage de précarisation, ici et partout dans le monde : l'ONU chiffre à 47 millions les femmes jetées dans la pauvreté en raison du Covid-19, et l'UNICEF s'inquiète de l'aggravation de la pauvreté en Belgique, qui touche déjà un·e enfant sur 5 hors Covid. Et enfin, la crise sanitaire (re) confine les femmes au foyer, parfois lieu de violences, où toutes les causes de discriminations genrées restent présentes (tâches du care domestique : enfants, ménage, charges mentale et émotionnelle…), alors que le télétravail les désavantage plus que leurs homologues masculins[1].

En contraste avec cette lutte de terrain très féminisée, Anne-Emmanuelle Bourgaux déplie la façon très « masculine » dont se prennent les décisions politiques : « le » Covid signe, en ces temps de crise, le triomphe des chefs, ce que la juriste nomme « l'exécutivisation », en référence à la montée en puissance des pouvoirs exécutifs. Ce processus s'illustre par ce

qu'elle appelle « l'effet nabab » (au sens de l'« homme puissant et riche », servi par de nombreuses femmes, précise Anne-Emmanuelle Bourgaux). En effet, même dans les milieux très féminisés, et malgré la féminisation des carrières, au sommet, les chefs restent des hommes. En période de crise, dit la juriste, *« je constate d'autant la résistance terrible des structures de pouvoir à se féminiser, accentuant "l'effet nabab" »* : les chefs, figures masculines, reprennent du pouvoir, selon l'idée qu'il faut réagir vite et de manière forte. *« À une Covid de la base correspond un Covid du sommet. »*

« La situation de catastrophe venait éclairer des vulnérabilités radicales : institutions, espèces, populations les plus fragiles, individus. [...] Nous réalisions que nous avons constamment besoin de care au sens où le définissait la philosophe américaine Joan Tronto[2] : "une espèce d'activité qui comprend tout ce que nous faisons pour maintenir en état, pour préserver et pour réparer notre monde en sorte que nous puissions y vivre aussi bien que possible". »

« La vie en monde néolibéral est construite sur l'aveuglement à l'aide qu'elles [les personnes exerçant des professions essentielles] *nous apportent. [...] Or non seulement, habituellement, nous ne voyons pas ces personnes, mais surtout notre vie est construite sur le déni de l'aide qu'elles nous apportent. [...] Le paradoxe, c'est que nous, "nantis occidentaux", avons et valorisons une autonomie... qui est de fait une dépendance : l'autonomie des uns est rendue possible par le travail des autres. »* La société des vulnérables

Des exemples à la pelle

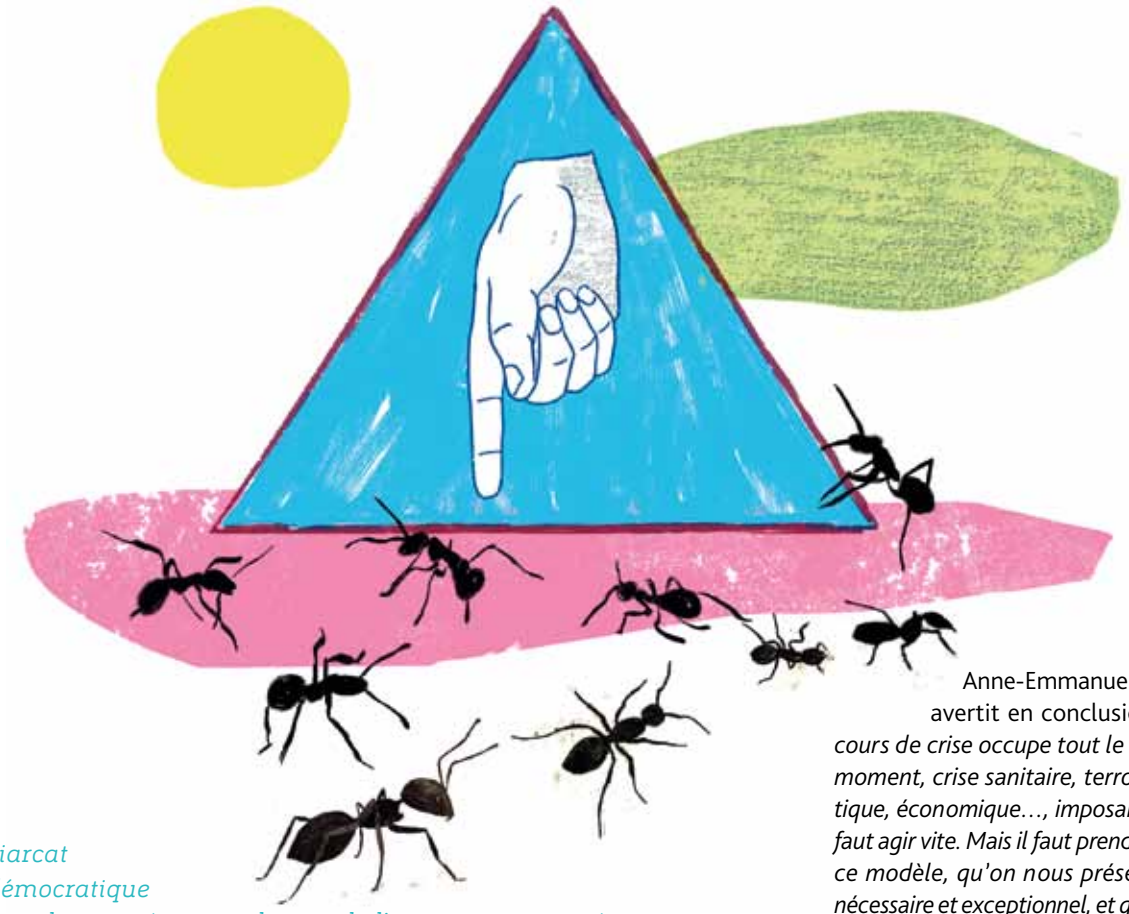
Les conférences de presse fédérales alignent costumes/cravates. Ce qui ne veut pas dire qu'il n'y a pas de femmes ministres ; des mesures juridiques ont obligé leur présence. Datant du début des années 2000, une réforme de la Constitution acte qu'il faut au moins une femme dans chaque exécutif fédéral et fédéré, au nombre de huit en Belgique. Le gouvernement fédéral est paritaire, le gouvernement wallon intègre jusqu'à un tiers de femmes, mais, pour le moment, ce sont les chefs des gouvernements à la manœuvre : des hommes. Une exception : Sophie Wilmès, première Première ministre belge. Une avancée à tempérer : la libérale a accédé à ce poste parce que les hommes s'enfuyaient littéralement d'un gouvernement minoritaire, en affaires courantes et en crise politique majeure, vers des horizons européens plus désirables (Charles Michel, Didier Reynders...). Le choix d'une femme s'est effectué par défaut, plutôt que par victoire du principe égalitaire. Le hasard du calendrier de la pandémie a ensuite placé Sophie Wilmès en position de gérer la crise ; elle a développé dans son discours une rhétorique du care. Dès l'arrivée du nouveau gouvernement, un homme a repris le poste. Autre exemple, le Comité de concertation élargi (3 femmes sur 17 membres) qui prend les mesures Covid et où se retrouvent tous les ministres-présidents et chefs d'exécutif : des hommes. Avec « effet nabab » maximum parce que, par exemple en Fédération Wallonie-Bruxelles, ce sont des ministres femmes qui gèrent les dossiers hypersensibles (enseignement obligatoire et supérieur, culture…), mais c'est le ministre-président qui siège en Comité de concertation. Le même effet s'observe dans de nombreux secteurs : femmes dans le cambouis, hommes au volant. Anne-Emmanuelle Bourgaux s'interroge sur le coût sociétal d'une telle organisation.

Parlements contournés, démocratie en péril

Après des années de lutte et l'adoption de mesures contraignantes, les Parlements sont enfin quasi paritaires (mauvais élèves : Parlements wallon et germanophone). Mais qu'observe-t-on en cette période ? Un phénomène massif, à tous les niveaux de pouvoir, de contournement des Parlements (9 en Belgique). Premièrement, explique la juriste, *« toutes les mesures qui nous frappent, certaines durement – télétravail, fermeture de l'horeca, confinement, etc. – sont prises par simples arrêtés ministériels : les députés fédéraux ne se sont pas prononcés sur ces questions. »* Des constitutionnalistes, dont elle fait partie, s'insurgent contre cette illégalité.

En quelques mots

- Notre société valorise l'indépendance et l'autonomie. Pourtant, en réalité, nous sommes vulnérables. Pour vivre, nous avons besoin du travail invisible et essentiel que fournissent des personnes qui n'ont que trop rarement voix au chapitre.
- Ainsi, la réflexion féministe sur le « care », pour une société basée sur le soin aux autres, est inséparable d'une réflexion sur la démocratie et la répartition des pouvoirs.
- La juriste belge Anne-Emmanuelle Bourgaux a lu, pour *axelle*, un manifeste féministe récent sur ce sujet.
- Selon elle, la « crise » met la démocratie en péril, et cette situation est très dangereuse pour les femmes.



« Le patriarcat est antidémocratique car il récuse la compétence politique de l'immense majorité des citoyens. [Il utilise un] *discours martial, soi-disant rationnel, hégémonique, et faisant l'économie des affects. »*

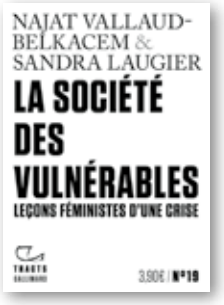
« Ignorer que l'on vit, aujourd'hui et partout, dans des lieux marqués par l'inégalité de genre, c'est négliger ce qui fait le substrat des catastrophes à venir. » La société des vulnérables

Deuxièmement, par les pouvoirs spéciaux demandés en mars et en automne, les différents gouvernements décident à la place des Parlements, ce qui relègue aussi les parlementaires à l'arrière-plan. *« La démocratie représentative, incarnée par les Parlements, résiste très mal à cette crise. L'impact en termes de recul des droits des femmes est à prendre très au sérieux »* : Anne-Emmanuelle Bourgaux craint des années de retour en arrière.

Démocratie du care

Empire des superchefs, de chefs masculins, et Parlements paritaires contournés : *« les femmes sont perdantes sur toute la ligne. En termes de principe d'égalité, ce n'est pas juste. »* C'est ici que la mise en œuvre d'une « démocratie du care » appelée par Najat Vallaud-Belkacem et Sandra Laugier prend tout son intérêt révolutionnaire : articuler cette base de terrain féminine et horizontale à l'axe décideur jusqu'à présent masculin pour saper cette verticalité, non seulement inacceptable sur le principe, mais inefficace. *« Si vous faites décider le sommet,* explique Anne-Emmanualle Bourgaux, *soit l'élite "instruite", "éclairée", en éludant la base qui vit les problèmes au quotidien, vous prenez des décisions qui ne sont pas adéquates. On appauvrit la démocratie à ne pas la nourrir de compétences issues de l'expérience, notamment celle de toutes ces femmes en première ligne. »* Dans un double mouvement de déperdition d'énergie, cette expérience vécue ne parvient pas jusqu'au sommet. Les décisions prises alors ne rejoignent pas la base, qui ne les comprend pas, ou n'y adhère pas. *« La justification de la prise de pouvoir par les chefs, "l'exécutivisation", c'est que l'on veut aller plus vite. Mais la question, c'est aller plus vite ou aller mieux ? La tyrannie de la vitesse nous conduit droit dans le mur, et le plus rapide, c'est un despote qui décide tout, tout seul. »*

Anne-Emmanuelle Bourgaux avertit en conclusion : *« Le discours de crise occupe tout le terrain en ce moment, crise sanitaire, terroriste, climatique, économique…, imposant l'idée qu'il faut agir vite. Mais il faut prendre garde que ce modèle, qu'on nous présente comme nécessaire et exceptionnel, et qui remet profondément en cause la démocratie, ne serve de modèle pour les crises à venir. Il faut ramener les débats dans les Parlements, partager le vécu d'expériences, notamment de toutes ces femmes de première ligne. Il faut que les parlementaires se tournent vers ces secteurs pour plus d'horizontalité et de démocratie participative : horizontalité, égalité, efficacité, et cela rime. »*



La Société des vulnérables. Leçons féministes d'une crise
Najat Vallaud-Belkacem et Sandra Laugier
Gallimard 2020, 64 p. 3,90 eur.

1. « Emploi, télétravail et conditions de travail : les femmes ont perdu à tous les niveaux pendant le Covid-19 », www.theconversation.com, 5 juillet 2020.
2. Relire « L'éthique du care selon Joan Tronto », www.axellemag.be, janvier-février 2016.

Sur le front de la pensée

En confinement, déconfinement, reconfinement, elles nous ont inspirées. Sur le front du vivant, elles engagent leurs idées. Philosophes et scientifiques, intellectuelles et activistes, elles tricotent la pensée féministe et écologique. De Deborah Bird Rose à Donna Haraway, des dingos d'Australie aux pigeons cyborgs de Californie, en passant par les champignons matsutake d'Anna Lowenhaupt Tsing ou par les animaux rusés de Vinciane Despret, leurs récits-ovnis frictionnent et font des étincelles. Lecture organique à quatre mains.

Pauline André-Dominguez et Sabine Panet

CC Julian Irigoyen/Unsplash

La vie est une nébuleuse, faite d'histoires sans fin et de zones d'ombre qui peuvent nous éclairer. La perspective du désastre, agitée, sombre, est aussi créatrice et prolifique. Ainsi réfléchissent ces femmes actives sur le front des idées, de l'écologie et du féminisme, persuadées, comme l'était Virginia Woolf, qu'il faut penser : *« Think we must »*[1].

Penser pour habiter le trouble

Au moment de rédiger ces lignes, nous sommes toujours entre deux mondes, entre une fin d'histoire et le début d'une autre. Nous naviguons en eaux troubles dans une époque à fleur de peau. Mais l'ampleur de notre égarement collectif est inédite : une pandémie, dont nous ignorons l'issue, s'est greffée à d'intenses bouleversements écologiques et sociaux. Comment vivre dans ce monde étrange, déroutant, angoissant ? C'est ce qu'investigue la biologiste américaine, philosophe et historienne des sciences Donna Haraway[2] dans *Vivre avec le trouble,* traduit en français alors que le coronavirus jetait un brouillard poisseux sur nos vies suspendues. Ce texte croise également les plumes de la philosophe et éthologue belge Vinciane Despret[3] et de la philosophe des sciences belge Isabelle Stengers[4], puise aussi chez d'autres « partenaires de pensée » qui nourrissent Donna Haraway et dont elle se fait l'écho.

Réécrire nos devenirs à plusieurs voix pour repenser – et panser – le monde, c'est relier ce qui est séparé, troubler sa pensée et abandonner les représentations binaires qui nous assèchent (masculin/féminin, nature/culture, humain·e/non-humain·e, vivant·e/mort·e…), réintroduire la complexité. Et ça presse.

« Think we must », il faut penser, car, déplore Donna Haraway, *« l'ère que l'on nomme Anthropocène*[5] *est celle d'une urgence qui concerne une multitude d'espèces, dont l'espèce humaine. C'est une époque caractérisée par la mort et les extinctions de masse, par le déferlement des désastres* […]. *C'est aussi une époque de refus : refus de savoir, refus de cultiver la respons(h)abilité, refus d'être présent dans et face à la catastrophe qui vient. Jamais on n'a autant détourné le regard. »* Elle pourrait n'être que noirceur ; pourtant Donna Haraway, dont la posture traduit l'espoir, refuse d'avoir recours aux *« mythes complaisants et autoréalisateurs de l'apocalypse »* (voir p. 66 de ce numéro). Pour elle, le « trouble », qui signifie aussi le fait de « remuer » ou « déranger », représente, plus qu'un constat de déprime généralisée, une chance à ne pas manquer : elle appelle à *« semer le trouble »* pour défaire ce qui dysfonctionne et construire *« quelque chose de mieux ».*

Elle nous invite à brouiller les pistes, à décloisonner nos habitudes, à changer de vision sur nous-mêmes et sur le monde vivant autour de nous, pour adapter nos modes de vie à ce qui vient. Parce que le monde est fait d'histoires que l'on se raconte, Donna Haraway insiste : nous devons opter pour certains récits plutôt que d'autres et *« prendre le risque de choisir certains mondes plutôt que d'autres et aider à leur recomposition. »* Elle s'attache à valoriser des histoires oubliées, spoliées, méconnues, et à en créer de nouvelles, pour *« bien vivre et bien mourir sur une Terre abîmée ».*

Car pour elle, demain, sans nul doute, nous devrons *« vivre dans les ruines du capitalisme ».* Donna Haraway est épaulée dans ce constat par la quête de l'anthropologue américaine Anna Lowenhaupt Tsing, partie sur les traces d'un étrange champignon, le matsutake, qui prolifère dans les ruines, première créature vivante à avoir émergé dans le paysage balafré d'Hiroshima en 1945. Éclairant les ravages du capitalisme sur le vivant, le matsutake nous donne une leçon de résistance et d'optimisme pour la *« survie collaborative dans des temps précaires »,* écrit l'anthropologue.

Alliances inattendues

Nous savons donc désormais que, si nous voulons survivre, nous devons nous armer d'histoires fécondes. En particulier de… « SF ». Au sens de Donna Haraway, « SF » renvoie à la science-fiction aussi bien qu'au *« Féminisme Spéculatif »,* aux *« Faits Scientifiques »* et aux *« Fabulations Spéculatives »*, brassant des disciplines qui ont besoin les unes des autres, sciences, poésie, politique, philosophie, fiction… Au fil des 375 pages de *Vivre avec le trouble,*

Les histoires qui façonnent nos sociétés, leur imaginaire et leurs actions, ont un rôle capital à jouer.

En quelques mots

- Les crises que nos sociétés traversent méritent d'être pensées, car elles sont graves: elles engagent le devenir du vivant sur la planète.
- Pourtant, nous avons collectivement tendance à en détourner le regard et à chercher des solutions immédiates plutôt que durables.
- Des femmes du monde des idées peuvent nous aider à réfléchir à ces temps troublés et à imaginer d'autres récits pour le monde qui vient.

Friction de livres

+ ***Les faiseuses d'histoires. Que font les femmes à la pensée?,*** Vinciane Despret et Isabelle Stengers, La Découverte 2011.
+ ***Le champignon de la fin du monde,*** Anna Lowenhaupt Tsing, Les Empêcheurs de penser en rond / La Découverte 2017.
+ ***Habiter en oiseau,*** Vinciane Despret, Actes Sud 2019.
+ ***Résister au désastre,*** Isabelle Stengers, Wildproject 2019.
+ ***Vers des humanités écologiques,*** Deborah Bird Rose, Wildproject 2019.
+ ***Friction,*** Anna Lowenhaupt Tsing, Les Empêcheurs de penser en rond / La Découverte 2020.
+ ***Quand le loup habitera avec l'agneau,*** Vinciane Despret, Les Empêcheurs de penser en rond / La Découverte 2020.
+ ***Réactiver le sens commun,*** Isabelle Stengers, Les Empêcheurs de penser en rond / La Découverte 2020.
+ ***Le rêve du chien sauvage,*** Deborah Bird Rose, Les Empêcheurs de penser en rond / La Découverte 2020.
+ ***Vivre avec le trouble,*** Donna Haraway, Les Éditions des mondes à faire 2020.

nous voilà devenu·es des « bestioles » habitant·es de « Terrapolis », pêle-mêle d'*« espèces compagnes qui partagent le pain à table.* » Dans les dernières lignes, l'autrice invite les lecteurs et lectrices à compléter un récit inachevé qui nous propulse en 2025 : chaque bébé humain a alors au moins trois parents et un animal « symbiote » (avec lequel il doit vivre en symbiose) dont il est garant…

Non, dans ces histoires pour le monde qui vient, l'être humain n'est plus le personnage principal et la « nature » n'est pas un papier peint en arrière-plan. Donna Haraway raconte comment des pigeons armés d'un sac à dos low-tech collaborent avec des scientifiques et des artistes californien·nes pour mesurer la pollution de l'air, dans le cadre d'un projet de justice environnementale. Elle fait des ponts avec Vinciane Despret, qui nous initie à ce qu'est *« habiter en oiseau »,* un lien vital au territoire, et qui prend un malin plaisir à jouer avec nos idées reçues sur les animaux. Puis elle raconte le destin de l'araignée *Pimoa cthulhu* qui *« ne cesse, en tirant ses fils, de réparer sa toile, d'en refaire les liens ou de lui trouver de nouveaux points d'attache ».* La toile, le lien : et Donna Haraway nous dit *« Faites des parents, pas des enfants ! »* Faire des parentés, c'est créer des liens, des alliances inattendues, humain·es, animaux, machines, végétaux, mais aussi ancêtres, cosmos ou microbes…, et se demander envers qui, envers quoi, nous sommes responsables.

Se tourner vers le dingo

« Il est de notre devoir, presse dans son ultime livre, *Le rêve du chien sauvage,* l'anthropologue australienne Deborah Bird Rose (décédée en 2018), *d'apporter* [aux extinctions et au désastre planétaire] *une réponse éthique qui implique de se tourner vers les autres dans l'espoir de réparer au moins certains dommages. "Se tourner vers"* […], *c'est la volonté de dialoguer et de se responsabiliser, de favoriser la rencontre et sa propre capacité de répondre : plutôt que de se détourner, on se tourne vers. »* Comment faire ?

L'essai, érudit et généreux, s'appuie sur la richesse des relations qui unissent les dingos aux Aborigènes et raconte la brutalité avec laquelle la colonisation blanche a détruit ces êtres – et les détruit encore – sans totalement parvenir à cisailler leurs liens, à déchiqueter leur monde commun. Les Aborigènes australien·nes, en effet, vivent depuis des millénaires ces parentés élargies que Donna Haraway nous souhaite et comptent, dans leur généalogie et dans leurs constellations quotidiennes, des animaux, des plantes, des contrées. Une « communauté écologique » que les Aborigènes ont la coutume de « chanter », dans un processus à double sens : *« en activant les autres par le chant, on s'anime soi-même, on cultive son amour, son savoir, son mode de filiation au pays,* explique Deborah Bird Rose. *En communiant de la sorte, on ouvre son pays à de nouveaux possibles en entretenant la puissance participative propre à la fabrique du monde. »* À l'opposé du modèle de la mort, de la réduction en cendres des populations, des écosystèmes, des avenirs partagés, ce modèle pourrait aider l'Occident, suggère-t-elle, à se relier au monde vivant de façon engagée et joyeuse.

Pour panser les plaies d'une terre saccagée par l'exploitation coloniale – pensons aussi aux incendies qui ont ravagé l'Australie à l'été austral dernier, laissant une plaie ouverte de la taille de la Belgique –, pour « réparer » une planète malmenée par le coronavirus, maladie du capitalisme, mais aussi pour se préparer aux vagues qui viennent, à commencer par le dérèglement climatique déjà à l'œuvre, il faut penser, raconter, et agir, dans la lignée de ces femmes du front des idées. ◢

1. Cette phrase extraite des *Trois Guinées* de Virginia Woolf, amenée par Donna Haraway en introduction à *Vivre avec le trouble,* est une référence à l'usage qu'en font Vinciane Despret et Isabelle Stengers dans *Faiseuses d'histoires. Ce que font les femmes à la pensée* (La Découverte 2011).
2. « Féminismes, cyborgs et alliances : rencontre avec Donna Haraway », *axelle* n° 201, à lire sur www.axellemag.be
3. « Le deuil au temps du coronavirus : entretien avec Vinciane Despret », *axelle* n° 230, et « Sur le bout des doigts de Vinciane Despret », à lire sur www.axellemag.be
4. « Les chasseurs de sorcières sont toujours parmi nous », *axelle* n° 202.
5. L'Anthropocène serait une ère géologique caractérisée par l'influence humaine sur la planète. Pour une critique de cette notion, relire « Contre le réchauffement : renouer le fil de l'histoire, reprendre le pouvoir », *axelle* juillet-août 2019.

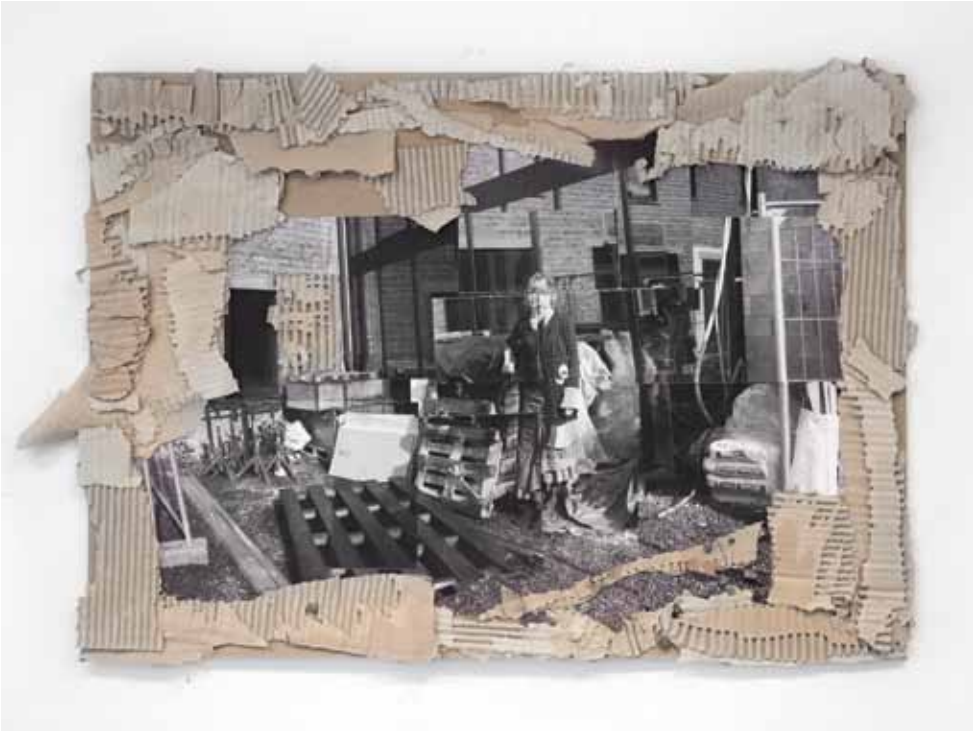
Identités déconfinées

En octobre, avant le reconfinement, se déroulait à Namur un atelier de Vie Féminine animé par la photographe Laetitia Bica. Six demi-journées, quelques autoportraits tirés à la photocopieuse, paires de ciseaux et tubes de colle… : l'économie de moyens n'a pas empêché la création d'images puissantes, pour sortir de l'enfermement, quel qu'il soit.

VÉRONIQUE LAURENT

Dernière matinée, fin du processus : Laetitia Bica présente une proposition de maquette de petit fanzine numérique associant entre elles certaines œuvres. *« Ce qui a été fait, c'est voir, ressentir, avec ce que l'on est. »* Au fil de la découverte, les commentaires fusent, épatés. Les artistes vont ensuite devoir exposer leurs collages, soit deux séries de travaux, un autoportrait cadré sur le visage et travaillé par découpage, et un portrait en pied avec accessoires. L'accrochage commence, un peu à tâtons, à l'intérieur puis déborde vers l'extérieur, investissant jusqu'aux endroits les plus curieux de la cour. Les environnements choisis renforcent les œuvres, en augmentent le sens. Dans l'air frais de la matinée, beaucoup de joie et d'émotions. Retour sur un processus, individuel et collectif, avec ses moments de découragement et ses moments galvanisants.

Julie Dielis. « De dos, les mains sur la tête, en état d'arrestation, j'ai choisi cette position, humiliante et dégradante pour moi, parce que je n'aime pas du tout ce que l'on vit en ce moment, cet État policier. Et il y a des périodes de ma vie pendant lesquelles j'ai eu des problèmes avec la police… Le déguisement symbolise le déconfinement, un détournement en quelque chose de drôle. Sinon on ne s'en sortirait pas. Pour réaliser les portraits, on se laisse aller, on ne réfléchit pas mais, au final, c'est génial, je me reconnais : très carrée, organisée, à suivre les règles. C'est paradoxal, peut-être, mais c'est parce que j'estime que chacun·e doit se responsabiliser. Le processus du workshop m'a permis d'accepter de me regarder. De me reconnaître. Et donc, au final, de me retrouver dans le collage : c'est un truc de fou ! Je vais le refaire avec ma fille de 12 ans. »



Stéphanie Collin. « Il a fallu le temps que je me mette dedans… Je suis contente du résultat parce que ça me représente bien. Les cartons, c'est un peu moi, je suis un peu désordonnée, et j'aime bien ce qui est naturel, il y a du bois, et ce qui a à voir avec la construction. Et en même temps, ça me représente un peu moins, aussi, perdue dans ce monde de fous. Je suis dans tout ce fouillis, au milieu de tout le monde, et je ne comprends pas toujours. Mais toujours debout ! Je me suis toujours comparée à une feuille d'arbre et le vent me porte… Je voudrais bien, à un moment donné, pouvoir me poser. J'étais mal à l'aise quand on a pris la photo de portrait et ça se voyait, je n'aimais pas mon visage, puis j'ai chipoté, transformé. Ce portrait-là, il me fait penser à la chanson *Ose*, de Yannick Noah, "redonne à ta vie ses couleurs". » Elle chantonne. « Je l'avais placé près de la poignée de la porte, comme pour dire vas-y, avance, ose franchir la porte. »

Anne-Marie Paquay. « Un des portraits est plutôt futuriste. Un autre, c'est le vide », décrit Anne-Marie. « À essayer de se retrouver. Un silence, un repli sur soi-même, avec le Covid, aller creuser à l'intérieur… C'est difficile de parler de soi. Je ne savais pas du tout à quoi je voulais arriver, mais ça a donné ça. C'est pas mal. » « Ton portrait fait penser à un pilier », propose Laetitia, « à une force qui amène vers la terre. » « Il en faut pour se relever de tout », enchaîne Anne-Marie, « c'est mon caractère qui veut ça. Le workshop, je l'ai vécu difficilement, parce que je me suis lancée sans penser que j'avais quand même une âme artistique, je n'y croyais pas du tout. Quand je vois le résultat, je suis bluffée. C'est difficile de découvrir une autre face, plein de faces, en fait. C'est incroyable. On était libres de découper les formes comme on voulait, et le résultat se remet en soi-même. Recoller les morceaux, et c'est moi ! Mille morceaux peuvent faire une personne. La base, c'est

Myriam Lechartier. « Je ne pensais pas qu'on pouvait manipuler si loin l'image. Apprendre à se positionner physiquement. Jouer avec le confinement, aussi, rendre un visage à travers ce masque qu'on nous impose. L'humour a surgi. On a partagé le rire. Je voulais mettre cette joie de vivre dans ma photo. Et puis, il y a des surprises au fil des séances, au fur et à mesure que l'on se découpe, que l'on colle et décolle. Avec les outils donnés par Laetitia, on arrive à créer ce que l'on a dans la tête, concrètement et visuellement. On a des potentialités inimaginables, au-delà de connaissances intellectuelles. Je ne me rendais pas compte qu'on avait ce pouvoir. Que c'était accessible pour moi. Ça me cloue le bec ! Difficile de m'accepter au début. Se déconstruire pour se reconstruire autrement. Et retrouver ma personnalité… je ne me suis pas défigurée. Je suis très impressionnée de ce côté inconscient. C'est l'effet magique. »

Cet atelier a été réalisé par Laetitia Bica dans le cadre de « Un Temps pour Soi pour se Découvrir Autrement. Identités Déconfinées » avec des femmes du réseau de Vie Féminine Namur : Stéphanie Collin, Francine Daco, Véronique Cornette, Anne-Marie Paquay, Myriam Lechartier, Julie Dielis, Virginie Bougard et Suzette Taylor.

Ouverture des futurs

De nombreuses initiatives de solidarité citoyenne ont vu le jour pendant le confinement du printemps 2020, alors que la crise sanitaire révélait le rôle primordial des premiers et premières de cordée. Ces constats viennent perturber une vision du futur qui se répand : celle des collapsologues, et leur scénario d'un effondrement certain de notre civilisation. Une vision qui vide de leur sens les combats politiques, avertissent les sociologues français·es Catherine et Raphaël Larrère dans leur dernier livre, *Le Pire n'est pas certain.*

VÉRONIQUE LAURENT

« *Des solutions alternatives militantes existent déjà depuis de nombreuses années, pensées et mises en pratique par des mouvements politiques et des luttes sociales.* » Articulées à des objectifs de justice sociale, rappelle le couple Larrère, ces solutions alternatives modifient en permanence le présent et influent sur les rapports de force. Les sociologues, invité·es lors d'événements écologistes ou « progressistes », constatent cependant l'influence grandissante du discours « collapsologue » : il serait déjà trop tard. Pourtant, selon le couple, « *ce qui caractérise le monde actuel, c'est l'imprévisibilité de l'avenir* ».

Certes, les voyants sont au rouge

Le rouge clignote sur tous les voyants, c'est vrai. Réchauffement du climat, montée des océans, destruction des écosystèmes : la crise environnementale, provoquée par notre dépendance aux énergies fossiles et par une croissance effrénée (fabrication et consommation), a viré sanitaire, économique et sociale, provoquant des catastrophes en série. Mais pas le sinistre total promis par les collapsologues. Le désastre ne serait-il d'ailleurs pas déjà en marche, davantage sur le mode de l'effritement (accumulation de catastrophes humaines et « naturelles ») ?

Pour certaines populations, la situation est déjà devenue invivable, graduellement. En témoigne le nombre de déplacé·es ou réfugié·es pour causes climatiques : entre 2008 et 2012, de 16 à 43 millions, suivant les années, en grande majorité vers les pays limitrophes. Ces dégradations affectent inégalement les pays et leur population, que ce soit entre les pays ou à l'intérieur de chaque pays : la double peine pour les populations plus vulnérables et moins préparées puisque, moins pollueuses, ce sont les plus touchées. Cependant, relèvent Catherine et Raphaël Larrère, pour les collapsologues, nul besoin de lutter contre ces inégalités et injustices sociales – ni ici ni dans les pays dits du « Sud » – ou contre les multiples atteintes portées à l'environnement, et encore moins de penser révolution : on se prépare à « l'après », à un monde sans capitalisme, qui se sera effondré sur lui-même. Emmenant patriarcat et racisme avec lui ?

Penser à soi, ou à l'État ?

Dans leur deuxième livre, *Une autre fin du monde est possible* (Seuil 2018), les collapsologues Pablo Servigne, Raphaël Stevens et Gauthier Chapelle parlent de « *changer mes désirs plutôt que l'ordre du monde* » ; tout l'inverse de la démarche féministe et de son analyse croisée des systèmes de domination. Vision centrée sur l'Occident, les auteurs décrivent un « après » de petites « biorégions », certes solidaires en leur sein, mais autonomes et isolées. Leur modèle met en avant des capacités d'autosuffisance individuelle (des gens déménageant vers les campagnes, cultivant leur potager, partageant avec leurs voisin·es…), faisant de l'entraide un arrangement privé et de la décroissance une somme de conduites individuelles.

Dans la même veine dépolitisante, les collapsologues retiennent de l'écoféminisme (voir p. 90 de ce numéro) sa « *capacité à créer du lien* » et à « *guérir des blessures de la guerre des sexes* » avec comme but final : accepter le féminin en chacun·e… Alors que l'écoféminisme établit des liens systémiques entre exploitation de la terre et de ses ressources et exploitation du corps des

« Face aux catastrophes, tout le monde ne se tape pas dessus, l'entraide se développe. Mais cela ne suffit pas à faire un projet de société. »

D.R.

femmes et des minorités, et les met, ainsi que le vivant, au cœur des enjeux actuels et à venir. L'écoféminisme est aussi nettement plus revendicatif ; il pose la question de la violence. La violence, qui l'exerce ? Et contre qui ? Et *« si on ne pense pas l'État, comment penser l'action politique ? »*, interrogent Catherine et Raphaël Larrère.

La crise sanitaire a montré l'utilité du rôle des États et, malgré les dysfonctionnements, aucun ne s'est écroulé : aides financières, mesures à l'échelle des pays, maintien des services essentiels – sous-rémunérés ou non rémunérés, assurés en majorité par des femmes, ce qui a mis en lumière la hiérarchisation du travail et la distribution des tâches selon le genre, une analyse réalisée depuis longtemps par nombre de chercheuses féministes.

Reconnaître le besoin d'État ne signifie pas, poursuivent Catherine et Raphaël Larrère, qu'il faut l'accepter tel qu'il est, subordonné à des impératifs financiers et aveugle aux besoins de toute une partie de la population (destruction des services publics, attaque de la sécurité sociale…). Les deux sociologues font d'ailleurs remarquer que seules les expériences qui n'entrent pas en affrontement direct avec des intérêts financiers sont tolérées à la marge du système. Les autres subissent la répression d'un État de plus en plus État-patron, voire policier. En témoignent par exemple les violences policières lors de la manifestation du personnel soignant, organisée à Bruxelles par La santé en lutte le 13 septembre dernier (voir n° 232). Mais Catherine et Raphaël Larrère insistent : *« Dans un ordre mondial dominé par ces puissances financières et imprévisible, la question reste celle de l'État, et d'en assurer un contrôle démocratique. »*

L'entraide s'est développée

Malgré des mesures qui isolent physiquement, sans parler de l'angoisse de l'avenir, la crise du Covid-19 a mis en exergue la diversité des réponses de la société civile.

Le Pire n'est pas certain.
Essai sur l'aveuglement catastrophiste
Catherine et Raphaël Larrère
Éditions Premier Parallèle 2020
208 p., 18 eur.

Un exemple de solidarité citoyenne : des femmes, certaines sans papiers, ont cousu des masques pour la population, palliant une mauvaise gestion de l'État ; elles s'insurgeaient aussi contre le fait que leur travail, gratuit, soit considéré comme un dévouement allant de soi.[1] Les revendications, les cartes blanches, les mobilisations des organisations de femmes ont relayé auprès des politiques leurs besoins criants. Certaines réponses concrètes ont été apportées : un centre d'urgence pour les victimes de violences, un congé parental « corona » (bancal, il est vrai[2]), un premier plan de lutte contre les violences faites aux femmes pour la Région bruxelloise, un premier Plan Droits des femmes en Fédération Wallonie-Bruxelles…

Suivant le constat de l'écoféministe américaine Starhawk[3], Catherine Larrère explique : *« Face aux catastrophes, tout le monde ne se tape pas dessus, l'entraide se développe. C'est important pour battre en brèche l'idée dominante que c'est toujours l'égoïsme qui domine et que les situations extrêmes ne peuvent qu'aggraver les tensions. Mais,* ajoute-t-elle, *cela ne suffit pas à faire un projet de société : tant que l'on n'en mesure pas les implications sociales et surtout politiques… »*[4]

Face à la méfiance grandissante envers les États et à leurs mesures qui semblent imposées par des politiques déconnecté·es du terrain, il faut remettre sur le métier les luttes politiques. Aller s'inspirer et soutenir celles et ceux qui ont vécu des crises avant nous, les peuples autochtones par exemple – 95 % de leur population disparue depuis 1492… – avec, en tête des luttes, une série d'organisations et de groupes de femmes. Comme cette quarantaine de femmes autochtones issues de communautés impactées par l'exploitation des sables bitumineux, qui viennent de signer une lettre collective pour demander la fin de l'extraction de ressources non renouvelables[5]. Et enfin, il faut continuer à articuler questions sociales et climatiques, afin de faire face de façon plus juste et solidaire aux bouleversements actuels et à venir. ◢

En 2009 déjà, Isabelle Stengers, philosophe, scientifique et écoféministe belge, écrivait dans son ouvrage *Résister au désastre* : *« Ce qui nous attend n'est pas un big flash, une fin du monde brutale et instantanée. Non, quoi qu'il arrive, ça va se déglinguer pendant des siècles. Alors ma question est : que peut-on fabriquer aujourd'hui qui puisse être, éventuellement, ressource pour ceux qui viennent ? »*

1. « Lutte contre le coronavirus : si les femmes s'arrêtent, les masques tombent », www.axellemag.be, 30 mars 2020.
2. « Congé parental exceptionnel pour parents confinés : mais qui gardera les enfants ? », www.axellemag.be, avril 2020.
3. « Starhawk et les nouvelles sorcières », www.axellemag.be, octobre 2017.
4. « Les collapsologues sont dans un rapport de convergence avec le pouvoir », https://usbeketrica.com, 8 septembre 2020.
5. « Les femmes leaders autochtones mettent en garde les sociétés financières contre le soutien à l'exploitation du pétrole des sables bitumineux », www.csia-nitassinan.org, 15 novembre 2020.

© Anne-Lise Remacle

Semailles de zizanie

***L'en vert de nos corps,* merveilleux dernier livre de l'autrice belge Christine Van Acker, chamboule poétiquement les frontières entre les règnes et nous emmène vers de nouvelles appartenances. Rencontre.**

PROPOS RECUEILLIS PAR VÉRONIQUE LAURENT

Une quarantaine de chapitres, autant d'histoires entrelacées d'expériences concrètes, anecdotes, rencontres, découvertes singulières (le chant des oiseaux stimulerait la pousse des arbres), connaissances, mythes ou légendes, dilatant nos perceptions, restituant la complexité sous le signe de nouvelles connexions entre règnes végétal et humain.

Autrice, réalisatrice de documentaires sonores, animatrice d'ateliers d'écriture, Christine Van Acker aborde le monde végétal d'abord par l'expérience concrète, comme une radicelle à tracer vers une plante, un arbuste, un arbre qui révèlent la forêt, un environnement dans son infinie simplicité (une graine, de l'eau, de la lumière), dans son infinie complexité (comment la sève s'élève en spirale dans les vaisseaux de l'arbre).

L'en vert de nos corps remue un terreau riche, invitation à l'observation, au surgissement de hasards ou à une posture méditative ; il avertit, aussi, graduellement, des conséquences des logiques de prédation, privatisation, marchandisation, pollution. Une préface parfaite de Vinciane Despret et une fameuse collection de citations augmentent encore une édition soignée par la maison bruxelloise L'Arbre de Diane, qui s'est fait une spécialité, entre autres, de l'exploration des rapports entre littérature et sciences.

Comment êtes-vous arrivée à l'écriture de ce livre ?

« C'est compliqué de dire pourquoi on en arrive là… Après *La Bête a bon dos,* qui s'intéresse aux animaux en essayant de les dégager de nos anthropomorphismes *[comparaisons avec les comportements humains, ndlr],* j'avais envie de parler de paysages. Incarner ce que je peux vivre dans un environnement, c'est l'écrire. Mes parents étaient bateliers, ils n'avaient pas de jardin. Là où j'habite *[en Gaume, ndlr],* on vit avec nos arbres, ceux de la forêt, qui souffrent en ce moment, avec les animaux qu'on rencontre. On a une conscience plus aiguë du monde auquel on appartient et dont on fait partie. »

Une conscience plus aiguë de la nature ?

« Ah, la nature ! Qu'est-ce que la nature ? Il y a des régions dans le monde où le mot n'existe pas. Ni celui de "culture". Certaines populations considèrent l'animal qu'elles vont chasser comme un beau-frère, les plantes repiquées, ce sont les enfants, etc. Récemment, j'ai trouvé une petite statuette de saint François d'Assise, elle veille… C'est cet autre rapport au vivant qui m'intéresse : un sens du sacré, dont on a fort besoin aujourd'hui. Il existe mille et une formes de vie, dont les humains font partie, comme une forme parmi les autres. »

Y a-t-il eu un travail de documentation, ne serait-ce que par la collecte de toutes les citations ?

« Cela s'est fait au gré de mes lectures, au fil des années. Je note toujours beaucoup, pas nécessairement de façon organisée, parce que je n'ai pas de formation universitaire. Je n'ai même pas terminé mes humanités. Sur le bateau de mes parents, je suivais des cours par correspondance. Je suis ensuite entrée au conservatoire de Mons qui n'exigeait pas d'avoir terminé ses humanités. Quand j'ai des dossiers à soumettre, je les fais relire par une amie poète, Anne Versailles, formée à la biologie. »

Le livre semble pourtant bien structuré…

« La structure même du livre est organique. Quand on regarde une plante ou un être vivant à partir du minuscule, on voit qu'il existe une structure extrêmement organisée. Et pourtant, elle part du hasard, il n'y a pas de finalité. Tout comme la vie n'a pas décidé de créer un homme, ou une femme. L'écrit, c'est pareil pour moi, ça part d'un tout petit truc, d'une observation, et je ne sais pas du tout où je vais aller. »

« L'entente entre les règnes, le bonheur d'exister ensemble équilibrent un tout dont nous faisons partie. »

L'en vert de nos corps, p. 106.

Dans une forme de lâcher-prise ?

« Disons plutôt qu'il y a une ouverture, le flux, le rythme, les vibrations… Et puis beaucoup de travail ! Je me méfie de l'expression "lâcher-prise", c'est de la langue de bois, comme "ressenti" ou "vivre-ensemble". Chaque époque a ses modes, chaque milieu, son jargon. Je me mets un peu en surplomb et je regarde : qu'est-ce qu'il y a, là-derrière ? Dans certains de mes ateliers d'écriture, on explose la langue de bois, c'est libérateur. »

Ce travail sur la langue comprend l'utilisation de termes peu courants : faut-il posséder ce vocabulaire pour vous lire ?

« Il ne faut pas être rebuté par un mot difficile ; chacun y prend ce qu'il veut. Il y a quelques années, j'ai écrit un livre qui s'appelle *Ici,* qui parle de la région où j'habite. Dans le village à côté, il y a une fermière qui lit tous mes bouquins. *Ici* a reçu de bonnes critiques dans les milieux littéraires parisiens, mais il est aussi lu par cette dame d'à côté. Ça me plaît, le fait que tout le monde y ait accès. Quand je vais dans les écoles, je lis parfois des textes dits compliqués, les élèves adhèrent. »

Ce travail de précision dans le choix des mots, tout comme cette distance prise par rapport à l'enfermement du vivant dans des catégories figées, c'est important ?

« C'est important de dire la vérité. À une participante d'un atelier, j'ai dit un jour : "Je préfère tes mots. Macron, à la télé, paraît très intelligent, mais derrière, il n'y a rien. Quand toi, tu dis quelque chose, c'est cru, net, mais c'est juste." Il faut être exigeant avec la langue. »

Et l'artiste peut jouer le rôle de passeuse, passeur de cette vérité ?

« Oui. Ou voyant, parfois. Ou porte-parole, initiateur…
Par l'art, par l'écriture, les poètes, les artistes, malmenés en ce moment, ont cette force de transformation. J'habite un ancien café où s'organise chaque année un spectacle, à l'occasion de La marche des philosophes *[un festival itinérant en Gaume, ndlr]*. C'est ça aussi, la culture, on la fait venir chez soi. Ou elle s'affiche dans les rues, à l'aide de stickers, de slogans. »

Comme le résultat, à voir sur votre site , d'un de vos ateliers, « Lever les paroles insoumises. Quand écrire, c'est agir » ?

« Comment passer à l'acte par l'écriture, c'est une question que je me pose beaucoup… Les stagiaires ont vécu une demi-journée en immersion dans un milieu qui n'était pas le leur, chez un toilettteur pour chiens, dans une maison de retraite, une bibliothèque… Ils devaient dire ce qu'ils avaient vécu, et prendre la parole pour ceux qui n'écrivent pas. Comment est-ce qu'on passe la parole de quelqu'un sans la trahir ? Comment la porter sur la place publique ? Ils devaient ensuite trouver leur propre moyen de diffusion. Une participante m'a dit un jour : "Mais c'est subversif, ce que nous faisons ici !" J'aime bien semer la zizanie. On parle du vivant et on fait du politique, dans un sens citoyen, actif dans la société. Je crois que l'on a plus à faire là, à multiplier les espaces de résistance. »

L'en vert de nos corps
Christine Van Acker
Éditions L'Arbre de Diane 2020
232 p., 15 eur.

1. www.lesgrandslunaires.org

© Bénédicte Roscot

Corine Pelluchon:

« Réparer le monde, ce n'est pas recoller les morceaux »

***axelle* a rencontré la philosophe française Corine Pelluchon dont les travaux jettent une lumière nouvelle sur les enseignements à tirer de la crise sanitaire. Quelles réflexions germeront de cette période ? Comment faire monde commun ?**

Camille Wernaers

Dans les travaux de la philosophe Corine Pelluchon, trois thèmes principaux reviennent : l'écologie politique, la question animale et la démocratie. Trois sujets qui sont également développés dans le recueil d'articles *Réparons le monde. Humains, animaux, nature* dont le titre a inspiré celui de notre hors-série. Ce livre a été publié fin mars dernier, au tout début du premier confinement en France et en Belgique. C'est une lecture passionnante et visionnaire : bien que ces textes aient été écrits avant la crise sanitaire, ils permettent d'en éclairer les enjeux. Car la pandémie est peut-être due à une « zoonose », c'est-à-dire à une maladie se transmettant des animaux aux humain·es ; elle questionne ainsi notre rapport au monde vivant. Comme toute période de crise grave, la pandémie éprouve aussi nos relations avec les autres êtres humains. Corine Pelluchon nous offre des pistes de réflexion pour faire des liens entre ces différents sujets.

En lisant votre livre, on a l'impression qu'il évoque la crise du coronavirus, comment l'expliquez-vous ?

« Je travaille depuis environ quinze ans sur la santé, l'environnement et les relations entre les humains, les animaux et la nature. Lorsque l'on s'occupe de ces sujets, on s'attend à des crises, voire à des catastrophes. Toutefois, le travail du philosophe ne consiste pas à commenter l'actualité, mais à prendre les choses à la racine, afin de donner des outils théoriques et pratiques en articulant les différents niveaux de la réflexion, individuel et collectif, moral et politique. Quand j'ai réuni ces articles, je trouvais le climat social et politique peu propice à un débat serein. Je me suis mise en retrait des médias en me disant que l'essentiel était de réfléchir à des pistes de réflexion pouvant être utiles une fois que l'effondrement aurait lieu. Je n'avais toutefois pas prévu cette pandémie ! Mais je pensais que nous aurions à subir des crises graves et qu'il fallait préparer l'avenir, afin d'être capables, le moment venu, de reconstruire les choses. Comme j'ai beaucoup écrit sur les conditions permettant aux individus de procéder à un remaniement de leurs représentations qui les amène à modifier leurs évaluations, leurs désirs et leur comportement, je pensais que je pouvais offrir les résultats de ces réflexions qui tranchent avec le discours moralisateur et culpabilisant de beaucoup d'écologistes. Ces réflexions font de la transition écologique, qui doit nous aider à habiter le monde de manière plus sage et plus juste, un projet d'émancipation. »

En quelques mots

- Lorsqu'on traverse une crise, on peut se questionner sur le sens de la vie, sur l'utilité de la société, sur l'avenir.
- La philosophie, qui est, au sens propre, l'« amour de la sagesse », permet précisément une réflexion critique sur le monde et sur notre existence.
- La philosophe Corine Pelluchon n'a pas attendu la pandémie du Covid-19 pour s'interroger sur les relations entre les humain·es, les animaux et la nature.
- Pour elle, il faut déconstruire certains fondements idéologiques occidentaux, comme la séparation entre « nature » et « culture », et se demander ce qu'on veut réellement conserver pour « réparer le monde ».

CC Kasper Rasmussen / Unsplash

Selon vous précisément, tout commence par une modification des individus eux-mêmes, qui prennent conscience de leur lien de dépendance à ce qui les entoure, au monde du vivant. Cette expérience de la vulnérabilité et de la dépendance, c'est aussi ce qui a marqué cette crise ?

« Oui, cela a été une expérience de vulnérabilité collective. Nous avons regardé notre finitude en face et compris que nous allons droit dans le mur si nous continuons à interagir de cette manière avec les autres vivants. Ce propos n'était pas très audible il y a un an. C'est donc un moment intéressant, mais j'ai peur des conséquences économiques, sociales et politiques de cette crise. Je crains que ce ne soit l'occasion pour certains de raviver les passions tristes qui nourrissent les extrémismes. Néanmoins, l'expérience que nous faisons de notre interdépendance et des conséquences sanitaires de notre modèle de développement doit nous aider à opérer la transition écologique.

Nous appartenons à un monde plus vieux et plus vaste que nous, constitué du patrimoine naturel et culturel et de l'ensemble des générations. Prendre conscience de notre appartenance à ce monde commun élargit notre subjectivité et fait naître en nous

« Je n'avais pas prévu cette pandémie ! Mais je pensais que nous aurions à subir des crises graves et qu'il fallait préparer l'avenir, afin d'être capables, le moment venu, de reconstruire les choses. »

le désir de promouvoir un monde habitable. C'est ce rapport à soi et au monde commun, que j'appelle la "considération", qui favorise l'émergence de traits moraux comme la sobriété, et aide aussi à développer les vertus civiques indispensables pour contribuer, par son action individuelle et collective, à la réorientation de l'économie. »

Comment concilier cela avec la liberté des individus, ne pas transformer la transition écologique en dictature verte ?

« La transition écologique exige plus de liberté intérieure, mais c'est une liberté transformée par la conscience de sa responsabilité, au lieu d'être au service de la domination. Cette domination est la répression de notre "corporéité" *[ce qui est corporel, ndlr]*. Elle conduit à écraser autrui, à exploiter sans limites la nature et à considérer les animaux comme des objets. Il s'agit de rompre avec ces dualismes entre la nature et la culture, le corps et l'esprit, la raison et les émotions. Dans mon prochain livre, *Les Lumières à l'âge du vivant,* je reprends les piliers des Lumières, mais en déconstruisant leurs fondements dualistes et anthropocentristes *[centrés sur les humains, ndlr]* et en m'opposant à la scission entre la civilisation et la nature qui caractérise l'Occident. Cependant, le dépassement de ces dualismes n'équivaut pas à promouvoir une "dictature verte" et j'insiste beaucoup sur le fait que, s'il y a des structures communes à tous les êtres humains, chacun fait son chemin à sa manière et à son rythme. L'autonomie reste un pilier des Lumières écologiques que je défends. »

Dans le même temps, il ne faudrait pas tout faire peser sur les seuls individus, n'est-ce pas ?

« Exactement. Pour la transition écologique, les deux aspects sont importants : l'individuel et le collectif, les modes de consommation et les modes de production. Les institutions et un certain volontarisme politique sont donc nécessaires. Car nous sommes aujourd'hui dans "l'économisme", puisque l'économie est devenue une fin à laquelle tout est subordonné. Or l'État doit remettre l'économie au service des vivants. Il faudra aussi gouverner différemment et apprendre à partager le pouvoir, faire en sorte que les expériences locales soient encouragées et que leurs résultats remontent au niveau national. »

Cette transformation ne risque-t-elle pas de peser plus sur les femmes ?

« Quand on parle de soin, de vulnérabilité et de responsabilité, cela fait plus écho chez les femmes, en raison des tâches de soin que la société leur assigne. Mais il ne faut pas tomber dans l'essentialisme. Enfin, la transition écologique et le soin ne reposent pas sur un seul genre. »

Que pensez-vous des théoriciennes de l'éthique du care et des écoféministes ?

« J'entretiens des rapports de cousinage avec elles. Je lis les éthiciennes du care comme Joan Tronto[1] et les écoféministes comme Val Plumwood. Avec le care, nous partageons des points communs, mais mon éthique est plus universalisante, moins particulariste. Cependant, Tronto a raison de dire que le soin est un geste politique et qu'il doit être revalorisé dans notre société. Les écoféministes m'ont beaucoup inspirée, parce qu'elles ont travaillé sur la manière dont le partage des émotions, même négatives, peut transformer ces dernières en capacité d'agir. Certaines d'entre elles étaient des mères de famille qui voyaient leurs enfants tomber malades à cause des décharges installées à proximité de leur habitation. Elles ont pointé les insuffisances de l'État libéral qui vise la croissance sans penser aux conditions sanitaires la rendant possible. Elles ont reconfiguré le politique en incluant la prise en compte de la santé et de l'environnement, à côté d'autres sujets plus habituels comme la sécurité. »

Nous avons appelé ce numéro « Elles réparent le monde ». Finalement, comment réparer le monde de l'après-coronavirus ?

« Comme après chaque crise, après une guerre ou une maladie grave, nous vivons une sorte de fragmentation du sens. Mais réparer le monde n'est pas recoller les morceaux. Par ailleurs, il y a de l'irréparable et ce terme de "réparation" ne relève pas de la toute-puissance. Réparer, c'est chercher à retrouver le sens en partant des choses elles-mêmes. C'est faire l'inventaire de ce qu'on veut garder et de ce qu'il faut supprimer, comme l'élevage intensif, par exemple. Il n'est pas question de "grand soir", et les changements les plus profonds s'opèrent parfois sans bruit. Ce qui a du sens triomphe avec le temps. Mais souvent, dans l'immédiat, les paroles sages sont recouvertes par le brouhaha ambiant et le risque de n'entendre que le bruit des bottes est réel. Ainsi, réparer le monde, c'est ne pas accorder trop d'importance aux propos clivants des idéologues. »

Réparons le monde. Humains, animaux, nature
Corine Pelluchon
Rivages 2020, 288 p., 8,80 eur.

Les Lumières à l'âge du vivant
Corine Pelluchon
Seuil 2021 (à paraître le 7 janvier), 336 p., 23 eur.

1. « L'éthique du care selon Joan Tronto », janvier-février 2017, à lire sur www.axellemag.be